

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: *Pagination continue.*

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

III

PREMIÈRES HOSTILITÉS.

Après avoir pris congé de Monseigneur Plessis, le capitaine Robert, le chevalier Louis, le vieux missionnaire et Nélida se disposèrent à remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, beaucoup plus avant dans le cœur du pays. L'aspect du fleuve entre ces deux villes offrait le spectacle le plus animé. Des trains de bois de construction descendaient en s'abandonnant au cours des flots et déployant au vent dix à douze voiles carrées. Ils portaient sur leur enchevêtrement des huttes aussi nombreuses que celles d'un village. Les radeliers les habitaient avec leur famille, un nombreux bétail et des milliers de volailles qu'ils portaient à Québec. Ces radeaux ressemblaient à de petites villes flottantes de l'aspect le plus étrange et le plus pittoresque.

Des embarcations anglaises cinglaient dans un sens opposé, transportant des marchandises, des provisions, des équipements militaires et des présents destinés aux Indiens. L'aspect de ces embarcations n'était pas moins singulier que celui des radeaux de bois flottants. Elles étaient plates, avaient une trentaine de pieds de long sur six de large, et offraient une pointe à chaque bout, pour ne point aller se briser contre les rochers. Construites avec des minces membranes d'un bois léger, recouvertes de bandes étroites d'écorce de bouleau, elles ne renferment pas dans leur ensemble la moindre petite pièce

de fer, pas même un clou, et chacune d'elles ne pèse pas plus de trois cents livres. Les bateliers peuvent les transporter sur leur dos d'un endroit navigable à l'autre, comme ils le font des marchandises lorsqu'un obstacle vient les arrêter. Elles se rendaient toutes aux grands lacs où elles devaient remonter plusieurs rivières qui viennent grossir le fleuve du tribut de leurs eaux. Plus de deux mille bateliers les montaient. On les entendait chanter les hymnes à la Vierge d'une voix sonore et virile qui remplissait l'âme d'une singulière émotion, surtout quand elles arrivaient d'une grande distance au milieu du silence et de l'obscurité des nuits. C'est aux naturels du pays que les Européens doivent l'invention de ces ingénieux canots d'écorce de bouleau ; mais ils ne les ont point encore égalés dans la manière de les faire manœuvrer.

Sur son canot léger, l'Indien du Canada ne connaît point d'obstacles. Non-seulement il se livre aux courants les plus rapides, mais on le voit se précipiter du sommet des grandes chutes d'eau au plus profond des abîmes. Le canot glisse comme un trait sur l'effrayante nappe d'eau qui tombe presque à pic avec des bouillonnements et des mugissements épouvantables, disparaît aux yeux du spectateur qui le croit à jamais perdu, mais bientôt se remontre avec l'Indien qui sourit à la fureur des flots en continuant sa course sur les eaux de la rivière redevenue calme et unie.

Le chevalier Louis contemplait avec un vif sentiment d'admiration le magnifique spectacle qu'offrait le fleuve où se croisaient ces flottilles innombrables. Les forêts immenses et les montagnes qui bordaient l'horizon donnaient au paysage quelque chose de sévère et de grandiose.

Assis près du père Mesnard et de Nélida, il parlait avec feu et entraînement de tout ce qu'il voyait, et le vieux pasteur sentait son âme se rafraîchir au contact de tant de jeunesse, d'exaltation et de ces souvenirs d'enfance qui font si longtemps palpiter le cœur. Il admirait la tournure étrange que la nouvelle littérature donnait aux peintures et aux couleurs et qui semblaient rajeunir le monde de l'art, comme les révolutions rajeunissaient le monde social.

Nélida osait à peine se mêler à la conversation ; mais elle l'écoutait avec une avidité singulière, se laissant impressionner par la peinture des émotions du chevalier, qu'elle considérait comme un être hors ligne, et quand il venait à lui adresser la parole, elle rougissait subitement comme un coquelicot des prairies et demeurait tout interdite. Le chevalier n'était pas sans s'apercevoir de l'effet extraordinaire qu'il produisait sur cette jeune fille naïve comme une tourterelle de la forêt, impressionnable comme la sensitive.

Lui-même en ressentait une émotion extraordinaire, et se sentait

attiré vers cette douce enfant par je ne sais quel charme mystérieux qui devait exercer sur sa vie une influence décisive.

C'est sous l'impression de cet attachement naissant que nos voyageurs arrivèrent à Montréal, une des premières villes que les Français fondèrent au Canada. Ce fut M. de Maisonneuve qui, en 1642, en jeta les assises. Depuis lors, elle ne cessa de s'agrandir et de prospérer. Elle apparut aux regards du chevalier, avec ses hautes murailles, ses maisons en pierres, entremêlées d'églises et de couvents. Un éblouissant soleil dardait ses rayons sur les clochers et les toits argentés. Ce ne fut pas sans une secrète satisfaction qu'il pénétra dans cette cité demeurée française par excellence. On retrouve encore dans les campagnes environnantes une foule de familles nobles de la vieille France, les de Lignerie, de Beaujeu, d'Eschambault, de Lanaudière, Juchereau. Les paysans ont conservé dans leurs traits, dans leur costume, la physionomie de chacune des provinces de la mère-patrie, telles qu'elles étaient il y a trois siècles. Mieux qu'en France, on pourrait étudier au Canada les vieilles coutumes de ses provinces. Comme autrefois, le paysan est coiffé d'un bonnet bleu, sur lequel il jette le capuchon gris de sa casaque, ou d'un chapeau à larges bords. Sa ceinture est rouge, et on le voit rarement sans une courte pipe à la bouche.

Mais ce que les paysans de Montréal ont surtout conservé de leurs aïeux, c'est une franchise, une loyauté, une probité à toute épreuve. Souvent réduits à faire un commerce très-borné, ils ne mendient cependant jamais. Leur sympathie pour la mère-patrie est demeurée intacte à travers toutes les vicissitudes. Parlez-leur anglais, ils ne vous répondent pas ; mais laissez échapper devant eux quelques paroles françaises, ils s'approchent de vous avec confiance, et il n'est point de sacrifices auxquels ils ne soient disposés pour vous. C'est par Montréal, plus encore que par Québec, que le Canada finira tôt ou tard par échapper aux Anglais.

Le capitaine Robert et le chevalier Louis furent reçus à Montréal avec toutes sortes de prévenances. Chaque jour, pour ne pas dire chaque heure, fut pour eux une nouvelle fête. Ils rendirent une visite au grand-vicaire de Monseigneur Plessis, M. Roux, supérieur de Saint-Sulpice, qui venait de convoquer, dans son énergique mandement, toute la population en état de porter les armes à la guerre nationale. Ils furent accueillis avec une touchante cordialité. D'autres visites furent aussi rendues à quelques-uns des plus notables habitants de la localité particulièrement connus du capitaine Robert. Partout ils purent remarquer avec quel art charmant les Montréalistes embellissent de plantes de toutes sortes la façade et l'intérieur de leurs maisons. Des œillets, des pavots,

des martagons, se mêlaient à l'éclat des dorures et des peintures dans les appartements. Les églises et les chapelles étaient embellies et décorées de la même manière.

Une superbe espèce de plante rampante, que l'on nomme toile d'araignée, à cause de la légèreté et de la délicatesse de sa tige filamenteuse, était semée dans des pots suspendus aux bords des fenêtres et, en se développant, couvrait à distance, de son feuillage, les murs de la maison, et ses rameaux verts, émaillés de grappes de fleurs rouges et bleues, ainsi suspendues, semblaient croître dans l'air.

Un jour que le chevalier Louis se rendait chez le supérieur de Saint-Sulpice, il trouva Nélida seule dans l'embrasement d'une fenêtre, effeuillant de ses doigts légers une de ces fleurs purpurines. Elle paraissait inquiète et rêveuse. Un livre était ouvert devant elle, mais elle ne lisait pas. Son grand œil bleu errait sur les nuages qui fuyaient légers et diaphanes dans un ciel d'azur. En voyant venir le chevalier, elle tressaillit, se troubla, salua avec gaucherie et chercha à se donner une contenance sans pouvoir y parvenir. Le chevalier ne se sentait pas moins ému ; mais moins timide et moins troublé, il s'approcha de la jeune fille en lui disant d'une voix amie et bienveillante :

— Elevée comme vous l'avez été, au milieu des merveilles de la nature, par un prêtre ami des œuvres de Dieu, vous devez aimer beaucoup ces fleurs que vos doigts effeuillaient tout à l'heure avec distraction.

— Oh ! beaucoup ! Et vous, chevalier, les aimez-vous ?

— Je les aime, répondit-il avec mélancolie, lorsqu'elles me rappellent un souvenir, qui lui-même est le plus suave parfum de l'âme.

— Moi, je ne les ai jamais aimées que pour elles seules, répondit la jeune fille, en tressaillant de nouveau.

— Mais vous comprenez cependant tout ce qu'une fleur reçue d'une main amie peut dire de doux et de charmant, lorsque l'absence éloigne ceux qui se sont aimés.

— Vous avez donc déjà reçu de ces fleurs, fit la jeune fille le cœur serré, la poitrine prête à éclater en sanglots.

— Voici celles que ma mère m'a données en me couvrant de ses derniers baisers au moment de mon départ du beau pays de France.

La jeune fille respira comme si on lui eût enlevé une montagne de la poitrine, et d'une voix rassérénée, mais encore pleine de mélancolie :

— Hélas ! je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère.

— Pardon, Mademoiselle, si je viens de vous rappeler involontairement un cruel souvenir. Vous avez dû beaucoup souffrir ?

— Oh ! je donnerais ma vie pour pouvoir embrasser ma mère.

— S'il dépend du courage et de l'intelligence d'un homme de vous la faire retrouver, ce sera moi qui le ferai, je vous le promets.

— Ah ! mon Dieu ! que dites-vous là ? Mon frère a tenté cela, et il est mort, mort par les mains d'un père.

— Ne serait-il pas doux de mourir pour vous témoigner combien est profonde l'estime que vous avez su m'inspirer par vos vertus et votre noble caractère ?

— Oh ! mon Dieu, ne le faites pas, car cette fois j'en mourrais aussi.

— Quoi ! Mademoiselle, ma mort vous causerait un tel chagrin !

— Pardonnez à une pauvre fille qui ne sait plus ce qu'elle dit, répondit la pauvre enfant rougissant comme une pivoine.

Et tremblante comme une feuille, elle se mit à fondre en larmes.

— Pourquoi regretter une bonne parole sortie du cœur ? reprit le chevalier en la regardant avec un profond attendrissement.

— Oh ! Monsieur, vous pourriez donc m'aimer, moi, pauvre orpheline, sans père ni mère, n'ayant pour appui qu'un pauvre vieillard, qui bientôt peut-être me dira un éternel adieu ?

— Mademoiselle, si vous permettiez au plus humble de vos serviteurs d'oser prétendre à votre main, je vous jurerais de consacrer ma vie à votre bonheur et à votre protection.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ma main, c'est au père Mesnard à qui je dois tout ce que je suis, reprit-elle en sanglotant plus fort encore et en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes.

— Je le sais, Mademoiselle, mais il me serait bien doux de savoir si vous ne me repousserez pas, dans le cas où le bon père voudrait bien m'agrèer.

— Chevalier, je serais heureuse de vous consacrer ma vie.

— Alors, acceptez cette humble fleur, que je vous offre comme un gage de ma fidélité, dit le chevalier en cueillant une belle fleur bleue qui pendait à la hauteur de sa main.

— Je l'accepte, répondit la jeune fille rougissante.

Et cueillant à son tour une belle fleur rouge, symbole de l'ardeur de son âme, elle la lui donna en disant :

— Placez-la près de celle de votre mère, et puisse-t-elle un jour devenir aussi la mienne ! Ne pensez jamais à l'une sans aussi penser à l'autre, ajouta-t-elle en fuyant comme une colombe effarouchée, pour aller retrouver le père Mesnard.

Le vieux missionnaire se promenait en ce moment dans les

jardins du séminaire. Il saluait l'astre du matin, les chants des oiseaux, la lumière qui empourprait les fleurs et bénissait l'auteur de toutes ces merveilles, en se laissant aller au charme qu'éveillait toujours en lui le spectacle d'une belle nature.

Tout à coup Nélida, tremblante et agitée d'une émotion extraordinaire, se présente à lui, tout interdite. Elle se jette dans les bras du vieillard et, sans pouvoir proférer une parole, se met à fondre en larmes. Le vieux pasteur des hommes avait trop longtemps étudié le cœur humain pour ne s'être pas aperçu de l'affection naissante que sa fille commençait à éprouver pour le neveu de l'évêque Plessis. Il avait résolu d'en parler ce jour-là même à la jeune fille pour l'empêcher de se livrer à des projets qu'il regardait comme irréalisables. Il y avait une trop grande disproportion entre la jeune fille élevée par lui et le neveu d'un puissant évêque, pour qu'il pût croire à la possibilité d'un mariage entre ces deux jeunes gens, quels que fussent, du reste, les mérites, les vertus et les admirables qualités de sa fille adoptive. Ne sachant pas encore que le chevalier partageait la même inclination, il s'efforça de consoler Nélida tout en cherchant à la désabuser :

— Pauvre enfant, lui dit-il, quels chagrins peuvent ainsi te désoler ? Tu pleures, toi dont l'âge ne devrait connaître que la joie et le bonheur. De nouvelles peines se sont donc encore glissées dans ton sein ? Ah ! ma pauvre fille, ne te laisse cependant pas abattre par la douleur. Pense que l'homme n'est pas sur la terre pour jouir, mais pour s'élever jusqu'au ciel en supportant avec courage les pénibles épreuves que Dieu nous envoie. Ne te livre pas à de vaines espérances, ne t'abandonne pas à des illusions irréalisables. Si le souffle des passions pénètre dans nos cœurs, il ne faut jamais qu'il puisse troubler l'inaltérable paix de leur innocence. Tu aimes le chevalier, ma pauvre fille ; je l'ai deviné sans peine. Mais as-tu pensé à la distance qui te sépare, toi pauvre orpheline, du neveu de Mgr Plessis ? Ne vois-tu pas que cette affection, quelque pure qu'elle puisse être, ne saurait aboutir qu'à remplir ton âme de douleurs, à l'abreuver de plus cruelles déceptions.

— Père, répondit la jeune fille, tu ne sais pas encore jusqu'où s'étend mon bonheur. Le chevalier Louis aime ta fille, il lui a dit...

— Comment ! fit tout à coup le vieillard d'une voix sévère, il aurait osé ! ... Ah ! mon Dieu, serait-il donc aussi un de ces misérables qui ne sont occupés qu'à faire le mal ?

— Tais-toi, tais-toi, cher père ! s'écria Nélida, ne soupçonne pas imprudemment le cœur des autres. Le chevalier Louis est le plus noble, le meilleur des hommes. Nélida, m'a-t-il dit, me désa-

voueriez-vous près de votre père, si j'allais le trouver pour lui demander votre main ? Consentiriez-vous à devenir ma femme ? Si vous m'accordez une telle faveur, ma vie entière sera consacrée à vous protéger et à faire votre bonheur. Pouvais-je ne pas être heureuse de l'entendre parler ainsi, moi qui l'aime ? Je lui ai dit de venir à toi, que tu ne le repousserais pas. Ai-je donc mal fait ?

A mesure que Nélida parlait, la colère faisait place, sur le beau visage du vieillard, à une douce et tendre quiétude. Il serre sa fille sur son cœur avec un redoublement de tendresse. Des larmes de bonheur tombent de ses yeux, il lui dit :

— Rendons grâce au Ciel de t'avoir envoyé un pareil époux. Oh ! non, ma fille, je ne le repousserai pas. Depuis que je t'ai adoptée, une grande inquiétude rongeaît mon cœur. Je tremblais de te laisser seule au monde, sans soutien et sans appui. Et voilà que le Ciel vient au devant de mes désirs et comble mes vœux les plus chers. Oh ! nous ne pouvons trop le remercier et le bénir, chère enfant. Puisses-tu être heureuse !

En ce moment, le chevalier descendait aussi dans le jardin du séminaire, où on lui avait dit que se promenait le bon vieillard. Il croyait l'y trouver seul. Quelle ne fut pas sa surprise en l'apercevant serrant sa fille en larmes sur sa poitrine. Il se doute bien qu'on vient de parler de lui, mais ne sachant si son sort est décidé, il s'avance incertain et tremblant. Le vieillard l'aperçoit, lui ouvre les bras et le serre avec sa fille sur son cœur, en disant, la voix pleine de sanglots :

— Qu'elle soit votre femme ! puissiez-vous la rendre aussi heureuse qu'elle le mérite ! Ma fille a été bonne pour tous. Mais elle a surtout été bonne pour moi. Le plus grand malheur qui pourrait m'arriver en ce monde serait d'apprendre qu'elle n'est point heureuse.

— Par l'âme de mon père, par la sainte vénération que j'éprouve pour ma mère, par le Dieu que nous adorons tous trois, je jure de faire tout ce qui dépendra de moi pour assurer son bonheur.

Le supérieur de Saint-Sulpice voulut lui-même célébrer les fiançailles, mais on convint que le mariage n'aurait lieu qu'après la fin de la guerre dans laquelle le chevalier devait prendre une part si active. Les cérémonies terminées, on se remit en marche, non plus sur le brick du capitaine, car à partir de Montréal il est impossible de remonter le fleuve sur un navire de quelque force, mais sur un simple canot. En quelques heures, on atteint l'Ottawa, rivière tortueuse qui prend son cours dans le lac Témiscaming, coule dans un lit dont les bords sont embellis par tous les charmes de la nature et qui, se divisant en deux bras, forme à son embouchure une grande île qui porte le nom de Montréal.

Ils arrivèrent en deux jours au lac Ontario, après avoir visité la fontaine ardente, une des plus curieuses merveilles du pays. Située dans un ravin d'environ quarante pieds de profondeur et de trois cents de large, elle était taillée entre des bancs d'ardoises et se terminait, à deux cents pas de son embouchure, par un rocher perpendiculaire couvert de mousse, à travers lequel sourdait une faible source. Vers le milieu de son cours, l'eau paraissait stagnante et n'avait que quelque pouces de profondeur. Une légère auréole de flamme rouge brillait incessamment au-dessus. Le chevalier en approcha un petit morceau de bois qui s'embrasa aussitôt.

On pénétra dans le lac Ontario par une belle matinée de juillet. La brillante lumière d'un soleil étincelant tombait du ciel en infiltrant ses rayons d'or dans cette mer bleuâtre. On sentait encore une légère brise matinale qui semble la respiration de la nature se réveillant après une nuit silencieuse, souffle délicieux qui porte de rivage en rivage le parfum des arbres mêlé à l'âcre senteur des grands lacs. L'Ontario a soixante-quatre lieues de longueur sur douze de large. Ses eaux profondes peuvent supporter les plus gros navires. Elles sont parsemées d'îles et nourrissent d'excellents poissons. Jadis les Indiens recueillaient autour du lac le baume dans le baumier, le sucre dans l'érable, le noyer et le mérisier, la teinture rouge dans l'écorce de la pérousse, le toit de leurs chaumières dans l'écorce du bois blanc : ils trouvaient le vinaigre dans le vinaigrier, le miel et le coton dans les fleurs de l'asperge sauvage, l'huile pour les cheveux dans le tournesol et une panacée pour les blessures dans la plante universelle. Les Européens ont remplacé ces bienfaits de la nature par les productions de l'art. Les Sauvages ont disparu de ces bords.

Cependant le léger canot glissait sur les flots limpides, comme un cygne qui ouvre ses ailes au vent. Il s'avancait avec une gracieuse coquetterie, laissant derrière lui une trace phosphorescente. Debout sur la proue, le capitaine Robert jetait un coup d'œil ardent sur le lac et sur les côtes, mais ne partageait pas l'exaltation du chevalier que cette admirable nature ne cessait d'émerveiller. Près d'eux se tenaient le père Mesnard qui lisait son bréviaire, et Nélida qui, rêveuse et pensive, jetait de temps à autre un coup d'œil du côté du chevalier qu'elle enveloppait de sa chaude admiration, en se laissant pénétrer du doux bonheur de le voir si près d'elle, de l'écouter parler, de l'aimer de la plus pure affection. Bientôt on aperçut la terre qui se détachait comme un sombre nuage à l'autre extrémité du lac, et l'on entendit un bruit sourd semblable aux mugissements des vagues agitées d'une mer lointaine.

— D'où vient ce bruit étrange ? dit le chevalier au capitaine en prêtant une oreille attentive.

— C'est la fameuse cataracte de Niagara, la plus merveilleuse qui soit au monde, répondit le capitaine. Elle sert de ligne de démarcation entre les Etats-Unis et le Haut-Canada et, forme en ce lieu un des plus majestueux et des plus effrayants tableaux de la nature.

Le bruit croissant de la chute et l'épais nuage de vapeur allant sens cesse en augmentant annonçaient qu'on n'en était guère éloigné. Lorsqu'on n'en fut plus qu'à une demi-lieue, on aperçut une masse énorme d'écume qui rejaillissait du fleuve et se dessinait de toutes les couleurs du prisme.

— Nous allons jeter l'ancre dans cette petite baie, dit le capitaine, et nous nous rendrons au saut en continuant notre route à pied, car nous ne saurions l'aborder contre le courant.

Tous y consentirent avec empressement. Six rames retombèrent dans les flots d'un seul coup, sans faire jaillir une goutte d'eau, et le canot, cédant à l'impulsion, glissa rapidement. Un instant après, on entra dans une petite baie formée par une échancrure naturelle, et tandis que les matelots emportaient l'embarcation sur leurs épaules jusqu'au lac Erié, le capitaine, le chevalier, le missionnaire et Nélida se dirigèrent vers la cataracte. Nélida donnait le bras au chevalier Louis et se sentait tout heureuse de s'appuyer sur celui qui bientôt devait être son époux.

La rivière Niagara, qui coule du lac Erié dans le lac Ontario ne ressemble à aucune autre rivière du monde. Elle forme un énorme courant d'eau d'un mille environ de largeur à son embouchure et à sa naissance ; seulement elle s'élargit de quinze kilomètres vers le milieu et se divise en deux bras puissants pour former l'île-Grande. Sa longueur est d'environ douze lieues, que cette île divise en deux parties. Pendant la première, elle coule fort tranquillement, presque de niveau avec la contrée plate qu'elle traverse ; ses bords sont mêmes tellement bas que si, par une des causes qui gonflent les autres fleuves, mais qui n'ont aucune influence sur elle, elle venait à s'élever de cinq ou six pieds, les portions adjacentes du Canada supérieur à gauche, de l'Etat de New-York à droite, seraient inondées. Quand, au contraire, elle a dépassé l'île, changeant subitement de niveau, elle roule ses eaux avec fureur au fond d'une vallée dont les versants ressemblent à des murs, car elle paraît avoir été peu à peu creusée dans le roc par l'action séculaire du courant. En beaucoup d'endroits, les deux rives sont à pic, sans le moindre espace entre le parement et les flots, sans le moindre arrondissement à l'angle de leur som-

met. Le lit est tellement encaissé que le voyageur qui ne s'attend point à ces bizarreries de la nature, ne peut s'imaginer qu'il y ait interruption dans la surface du sol, avant d'être arrivé à quelques mètres du bord même du précipice. Un sentier étroit, passant au milieu d'une prairie marécageuse, et s'enfonçant sous un imposant rocher de pierre calcaire, conduisit nos voyageurs très-près de la vaste table d'où le Niagara précipite sa longue et large nappe d'eau. Arrivés sur cette esplanade, ils se trouvèrent subitement transportés au milieu des brouillards, d'un vent violent et d'une pluie fine et continue. Mais, de ce lieu, on pouvait embrasser dans tout son ensemble un des plus admirables spectacles de l'univers.

Nous n'essaierons pas de décrire la puissante impression que ce magnifique tableau produisit sur le chevalier, qui le contemplait pour la première fois. Il sentit que jamais rien ne saurait effacer de sa mémoire le souvenir d'une semblable merveille. La scène qui s'offrait à ses yeux était si surprenante, si variée, si sublime, que, muet, ébahi, immobile, il ne savait sur quel point arrêter ses regards. Les chutes sont divisées en deux parties par l'île d'Iris ou des Chèvres qui, au temps de nos visiteurs, était encore creusée en dessous et semblait pendre avec tous ses arbres sur le chaos des autres. A droite, s'écoulent les parties torrentueuses du fleuve qu'on appelle les *rapides*. S'arrondissant d'abord en un vaste cylindre, l'onde se déroule ensuite en nappe éclatante et rejaillit en écume aussi blanche que la neige. A gauche, du côté du Canada, tombe la véritable cataracte, connue sous le nom de *fer-à-cheval*. C'est moins un fleuve qu'une mer de six cents pieds de large et roulant sur un roc de forme conique, puis bondissant dans un gouffre d'une hauteur perpendiculaire de cent soixante quatre pieds, pour prendre sous l'abîme, sans doute à cause de sa profondeur, une couleur verte très-foncée.

En se précipitant dans cette ombre effrayante, l'onde frappe le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume et s'élève en vapeurs au-dessus des forêts, comme la fumée d'un vaste embrasement. Les rayons du soleil, tombant d'aplomb sur cette masse diaphane, la colorent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Le bruit de toutes ces chutes en tombant, forme un son continu, ronflant, profond, monotone, accompagné du tremblement que l'on remarque aux moulins où plusieurs meules sont en jeu. Ces secousses uniformes sont sensibles jusqu'à plusieurs centaines de pieds de la rivière, mais surtout dans l'île qui est placée au centre des deux chutes. Celles-ci s'éloignent de plus en plus de l'île; car, depuis une trentaine d'années, le roc s'est miné sous elles de manière à le faire

reculer de plus de quarante verges. En retour, un pont extrêmement remarquable a été jeté du rivage à l'île des Chèvres. Ce chef-d'œuvre, exécuté avec autant de hardiesse que de talent, est construit en poutres soutenues par sept arches placées en lignes droites et n'a pas moins de sept cents pieds de long. C'est sous ces arches que tourbillonnent les *rapides*, toujours blancs d'écume et ne parcourant pas moins de sept milles à l'heure. On peut ainsi se rendre sans peine à l'île, qui offre, d'une multitude de points, d'admirables vues de la cataracte et des autres chutes.

Nos voyageurs visitèrent aussi la profonde caverne qui s'enfonce derrière la cataracte, et y pénétrèrent jusqu'à une profondeur considérable. Il y avait dans l'intérieur de cet antre singulier une espèce de lueur verdâtre, assez grande pour les aider à se diriger. Mais un vent impétueux les poussant, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, sembla plusieurs fois devoir les emporter sur la pente rapide, pour les précipiter dans le gouffre aboyant qui rugissait au-dessus d'eux, tant était grande l'espèce de fureur de cet ouragan. Néanmoins, il ne les incommodait peut être pas encore autant que le déluge continu d'eau dont ils étaient inondés, car ces bouffées d'air sont moins dangereuses qu'elles ne le paraissent. Produites par l'action de la cascade sur l'air, le courant souffle presque parallèlement au roc dans lequel la caverne est creusée, au lieu de s'y engouffrer ; autrement il faudrait regarder comme le comble de la témérité d'entreprendre une pareille expédition. Nélida, qui en connaissait le peu de danger, par une de ces fantaisies de jeune fille un peu sauvage, résolut d'éprouver jusqu'où pourrait aller le dévouement du chevalier pour elle.

Simulant une chute, elle se laissa volontairement glisser sur le gravier qui couvre de haut en bas la pente du roc dans lequel se trouve pratiqué le chemin qui conduit à la caverne. Un cri terrible s'échappa de la poitrine du chevalier, et fut aussitôt répété par le capitaine, le missionnaire et le guide. La jeune fille, qui d'abord n'avait fait qu'en rire, pâlit à son tour en voyant le chevalier, non plus se laisser glisser sur la pente pour courir à son secours, mais se précipiter en courant sur cette déclivité au bout de laquelle était la mort, une mort horrible, qui brise le corps et ne laisse pas un membre intact. Elle se releva d'un bord, tendit les bras avec épouvante, et d'une voix qui parvint à peine à dominer la tempête, lui cria :

— Arrête ! arrête ! ou tu es mort !

Mais lancé sur cette pente raide et escarpée, le chevalier ne pouvait plus s'arrêter. Il se sentait entraîné par son propre poids avec une violence irrésistible. Ses efforts pour s'arrêter, n'abou-

tissaient qu'à lui faire perdre l'équilibre. Chacun comprit alors qu'il était perdu. On se sentait dans un de ces moments d'anxiété inexprimable qui semble broyer le cœur et mettre un siècle dans une minute.

— C'est moi qui le perds ! s'écria Nélida, je dois mourir avec lui !

Et bondissant de roc en roc comme elle se plaisait à faire dans les rochers où elle avait été élevée, elle s'élança jusqu'en face du lieu où descendait le chevalier comme un quartier de roche roulant du sommet d'une montagne. Elle le reçut dans ses bras, fut renversée par la violence du choc, mais ne le quitta point. Et tous deux, spectacle horrible ! continuèrent à glisser, roulant l'un sur l'autre, jusqu'au gouffre qui allait dévorer tant de jeunesse, de beauté, de bonheur en espérance. A cette vue, le missionnaire tomba à genoux et pria ; le capitaine poussa dans la caverne un cri formidable et se laissa, à son tour, glisser sur la pente rapide pour arriver à leur secours, s'il en était temps encore ; mais le guide avait déjà attaché à une anfractuosité du roc une légère corde de soie qu'il portait toujours autour de lui en guise de ceinture, et se laissait aussi suivre la pente qu'il descendit comme une avalanche.

Pendant ce temps, Nélida et le chevalier étaient arrivés jusqu'au rebord du gouffre. Ils ne percevaient plus rien, ne pensaient plus à rien, fermaient les yeux, et attendaient le moment fatal où ils bondiraient dans le torrent mugissant. Soudain, ils ne sentirent plus le sol sous leurs corps et tombèrent dans l'espace béant devant eux. Un second cri sortit de toutes les poitrines, cri d'angoisse impossible à exprimer. Chacun crut que c'en était fait des deux jeunes gens, lorsque le guide, s'approchant du rebord, les aperçut comme suspendus au-dessus du gouffre au milieu d'un bouquet de quelques branchages croissant sur la saillie du roc. Dans cette situation, le moindre mouvement pouvait les perdre.

— A moi ! à moi ! criait le guide au capitaine ; ils vivent ! nous pouvons encore les sauver !

Le chevalier recouvra le premier la présence d'esprit. Apercevant l'abîme béant au-dessous de lui, il fut pris de vertige et faillit se laisser aller à la fascination du gouffre qui l'attirait ; mais relevant les yeux, il les reporta sur Nélida évanouie dans ses bras et retenue faiblement par une branche sèche à laquelle sa robe s'était accrochée. Par une impulsion instinctive, il la saisit d'une main convulsive, et l'aspect du péril qu'elle courait lui fit soudainement oublier son propre danger, l'abîme entr'ouvert au-dessous d'eux, le vertige que lui causait le gouffre, pour ne plus songer qu'au moyen

de la sauver. En ce moment, il entendit au-dessus de lui une voix qui l'appelait.

Il releva la tête et vit le guide toujours cramponné à la corde qu'il lui tendait.

— Liez-vous-la autour des reins, lui criait-il, prenez Nélida dans vos bras et nous vous hisserons jusqu'à ce roc.

En ce moment, le capitaine, qui se retenait aussi à la corde, arriva et s'accouda, comme le guide, à une anfractuosité du rocher. Se retenant d'une main à la branche, tenant la robe de Nélida dans ses dents serrées, le chevalier se passa autour des reins la corde libératrice, la noua solidement, et bientôt se sentit enlever avec la jeune fille au milieu des airs par les efforts réunis du capitaine et du guide. Parfois des coups de vent semblables à un ouragan les faisaient flotter dans l'espace au-dessus de l'abîme. Le chevalier fermait alors les yeux pour ne rien voir et tremblait de s'évanouir et de laisser échapper son fardeau. Ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'on les ramena sur la pente de gravier, que l'on remonta sans trop de fatigues, aidé par le vent qui soufflait contre eux avec une grande violence.

Nélida ne revint de son évanouissement que dans une auberge de Queenstown, où l'on s'était hâté de la transporter. Son premier mot, à son réveil, fut de demander où était le chevalier.

— Me voici, répondit le jeune officier, qui se tenait immobile derrière le fauteuil de la jeune fille, pendant qu'on la rappelait à la vie.

— Ah ! j'ai failli causer votre mort par ma fatale imprudence ! s'écria-t-elle. Pourrez-vous me le pardonner jamais ?

— Vous pardonner ! mais sans vous, sans votre dévouement qui m'a arrêté dans mon fol élan, j'allais me briser au fond du gouffre. C'est à vous que je dois la vie !

Ei tous deux, généreux et nobles, s'accusaient seuls d'une imprudence qui avait failli leur coûter si cher. Le missionnaire, assis aux côtés de Nélida, tenait une de ses mains dans les siennes, et les yeux pleins de larmes, lui disait, en souriant du bonheur de la retrouver enfin vivante et hors de tout danger :

— Chère enfant ! quelle douleur tu m'as causée ! Je crois que je serais mort de chagrin, pauvre vieillard infirme, si je ne t'avais plus sentie auprès de moi, ô mon doux ange !

— Pardonne-moi, vieux père, lui disait la jeune fille, en baisant ses cheveux blancs, j'ai été bien folle. Je le sais ; mais maintenant nous serons deux pour te mieux aimer.

— Allons ! allons ! disait le capitaine en s'éloignant et essuyant

du revers de sa main, une larme qui perlait dans son œil. Vous pouvez vous flatter que vous l'avez échappé belle.

Les deux jeunes gens s'approchèrent d'une des croisées de l'auberge-ferme et de là purent contempler encore la cataracte qui n'était éloignée que de quelques centaines de verges. On ne saurait dire combien de jouissances ils éprouvèrent à admirer ainsi, tranquillement assis loin de tout danger, la plus surprenante merveille de la nature. L'idée du péril qu'ils avaient couru doublait leur plaisir par le sentiment de la profonde sécurité qui lui avait succédé. Ils sentaient aussi qu'ils s'aimaient bien plus encore depuis qu'ils avaient couru les mêmes dangers. L'air qu'ils respiraient leur semblait plus pur, le ciel plus riant, la terre plus belle ; tout, autour d'eux, présentait un autre aspect, et ils admiraient les chutes qui leur valaient un tel changement dans leur manière de voir et sentir, sans pouvoir se lasser jamais de les contempler ensemble.

Après être demeurés quelques jours à Queenstown, pour que Nélida eût le temps de se rétablir entièrement, on prit la route de terre jusqu'au lac Erié, où les attendait le léger canot qu'on y avait transporté. Ce lac immense a plus de deux cent cinquante lieues de circonférence et a trois cent trente-quatre pieds au-dessus du lac Ontario, dans lequel il se jette. De vastes forêts de tulipiers et de cyprès se mirent dans ses eaux limpides et profondes. A l'ouest de ce lac, depuis les îles aux Serpents jusqu'aux rivages du continent, dans un espace de plus de trente lieues, s'étendent de larges nénuphars dont les feuilles sont entrelacées de serpents qui rendent ce lac si célèbre. Lorsque les reptiles viennent se mouvoir aux rayons du soleil, on les voit rouler leurs anneaux d'azur, de pourpre, d'or et d'émeraude ; on ne distingue dans ces horribles nœuds, doublement, triplement formés, que des yeux étincelants, des langues à triple dard, des gueules de feu, des queues armées d'aiguillons ou de sonnettes, qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continu, un bruit semblable au froissement de feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Cocyte.

Le lac était couvert d'une innombrable multitude de petites barques indiennes qui le parcouraient pour se rendre à Amherstbourg, où se concentraient les troupes qui devaient tenir en respect les forces américaines réunies à Détroit. C'est une chose effrayante à voir que la hardiesse insoucieuse des Indiens, qui n'hésitent pas à s'aventurer dans ces nacelles d'écorce sur ce lac où les tempêtes sont si fréquentes et si terribles. Ils suspendent leurs manitous à la poupe des canots et s'élancent, en hiver, au milieu des tourbillons

de neige, entre les vagues soulevées ; en été, entre ces flots étincelants de foudre et bondissant, gros comme des montagnes. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur les bords, poussent des cris lamentables, tandis que leurs maîtres, gardant un profond silence, frappent les flots en mesure avec leurs pagaies. Les canots s'avancent à la file : à la proue du premier se tient debout un chef qui répète le monosyllabe *Oah*, en descendant d'une note élevée à un son sourd et traînant. Dans le dernier canot, se trouve un autre chef manœuvrant une grande rame en forme de gouvernail. Les autres guerriers sont assis, les jambes croisées, au fond des canots. A travers le brouillard, les vagues ou la neige, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée, le cou allongé des dogues hurlant, et les épaules des deux Sachems, pilote et augure, que l'on dirait les dieux de ces eaux.

Sur les bords de ce lac, comme sur ceux de l'Ontario, tout annonçait combien devait être terrible la guerre qui se préparait. Les Anglais du Canada et les Américains des Etats-Unis avaient amené de loin sur leurs rivages un nombre prodigieux de vaisseaux et de frégates démontées, car au milieu de ces immenses solitudes les matériaux, comme les ouvriers, auraient manqué pour la construction. On avait rapporté les unes aux autres, sur les bords mêmes des lacs, les pièces de ces vaisseaux, qui, une fois remontés, avaient été lancés tout armés dans ces vastes mers intérieures.

Le canot ne tarda pas à aborder le vaisseau destiné au capitaine Robert et déjà muni de toute son armature et de son équipage. On cingla vers le Détroit et trois jours après le départ du fort Erié, on amarra dans la baie d'Amherstbourg ou Malden. A leur arrivée, ils apprirent que les Américains avaient déjà livré plusieurs combats peu considérables, mais assez meurtriers, aux Indiens du Canada, Iroquois, Algonquins, Hurons, qui se déclaraient hostiles aux invasions du Sud. Des routes avaient été ouvertes à travers d'épaisses forêts, pour faciliter l'arrivée des Indiens et surtout des milices nationales de volontaires dans le Haut-Canada, où se concentrait une puissante armée. Les Américains en avaient fait autant pour toutes les contrées du Sud, et vers les commencements du mois d'août, tout annonçait qu'un prochain engagement était devenu imminent.

Sir George Prevost avait confié le gouvernement du Haut-Canada au général Brock, officier non moins distingué dans l'administration que dans la direction d'une armée. Il prorogea le parlement de la province qui se tenait alors à Toronto, arma les habitants de cette localité, confia la ville à leur héroïsme et à leur bravoure, puis, partant avec les derniers corps d'armée, il se dirigea vers

Amhersburg. Le sept août, les Américains, qui avaient envahi le Haut-Canada, reculèrent jusqu'au Détroit à son approche ; le onze, il contraignait le général américain Hull à se rendre, avec toute son armée, consistant en un millier de troupes régulières ou de milice et six cents Indiens alliés. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis le commencement de la guerre, que Québec et Montréal voyaient avec étonnement entrer dans leurs murs les Américains captifs avec leur général.

Brock ne jouit pas longtemps de son triomphe. S'étant replié sur le fort George que menaçait la flotte américaine de l'Ontario, il voulut lutter jusqu'à la mort contre des forces beaucoup supérieures aux siennes, et fut tué dans une action qui eut lieu sous les murs de la forteresse. Le capitaine Robert et le chevalier Louis avaient combattu comme des lions à ses côtés. Ils parvinrent à l'enlever du champ de bataille pour le soustraire au scalpe des Indiens, et quelques jours après se replièrent sur Toronto. Le chevalier Louis avait reçu une grave blessure dans cette action, qui fut la dernière de cette année, entre les deux nations rivales.

IV

LA MÈRE DE NÉLIDA.

Pendant l'action qui avait eu lieu au fort George, une balle avait frappé le chevalier Louis un peu au-dessous de l'oreille et avait traversé le cou entre la gorge et les vertèbres du cerveau. Il fut transporté évanoui jusqu'à Toronto, où le vieux missionnaire, qui s'était un peu adonné à la médecine pour soulager ses pauvres sauvages, lui fit l'extraction de la balle demeurée entre la chair et la peau, du côté du cou opposé à celui par lequel elle était entrée. Il le pensa ensuite, le fit déposer sur un lit et ne le quitta plus que rarement, lui prodiguant les soins les plus affectueux.

La première fois que le chevalier rouvrit les yeux, ses impressions furent délicieuses. Il se sentit ressuscité, tant son évanouissement avait été profond et privé de toute lueur d'existence. Mais ce bien-être physique fut bien vite remplacé par une fièvre effrayante, accompagnée de difficultés d'avaler allant presque jusqu'à l'impossibilité. Bientôt le délire survint ; son imagination surexcitée battit les champs ; il ne parlait plus que de coups de feu,

de morts, de mourants, d'ennemis acharnés à sa perte, d'abandon, de sang et de scalpe.

Pendant qu'il souffrait ainsi sur sa couche de douleur, délirant, dans une longue agonie, du délire de la mort, la pauvre Nélida se tenait assise au chevet de son lit, avec le dévouement et la patience d'un ange, ne s'éloignant de lui, quand elle le voyait s'agiter dans les convulsions de la fièvre, que pour aller pleurer loin des regards du vieux missionnaire et lui cacher ses larmes. La douce jeune fille se sentait frappée au cœur. Elle avait suivi le corps de son malheureux fiancé, quand on l'emportait du fort George à Toronto, sans verser une seule larme ; mais elle étouffait à les concentrer dans sa poitrine. Elle eût voulu être à la place de celui qu'elle ne croyait plus revoir vivant. Jamais désolation plus grande n'avait bouleversé un cœur de femme ; mais sans éclater en sanglots et en démonstration de désespoir, avec une pudeur céleste, elle n'en laissait rien paraître.

Quand le chevalier, après l'extraction de la balle, rouvrit les yeux souriant et presque heureux, elle éprouva un immense soulagement. Il lui sembla qu'une montagne venait d'être enlevée de sa poitrine. Elle respira plus facilement, son cœur se dilata, un sentiment d'espérance rayonna de nouveau au fond de son âme, elle crut elle-même renaître à la vie. Ah ! si on pouvait le sauver encore ! Si celui dans lequel la pauvre orpheline avait espéré trouver un protecteur et un appui, pouvait recouvrer la santé, et vivre pour elle qui avait mis en lui tous ses doux rêves de bonheur et d'avenir ! Bien douce est au prisonnier qui sort du fond des cachots, la vue de la lumière qui lui est rendue avec la liberté ; doux est à la tendre mère, l'embrassement d'un fils qu'elle n'avait point revu depuis longues années ; doux est au cœur d'un père, le retour d'un fils, qui, sur le champ de bataille, vient de conquérir la croix des braves ; mais plus doux encore fut pour la pauvre jeune fille, l'espérance que l'on pourrait sauver celui qui, pour elle, avait déjà bravé tant de périls.

Cependant, quand elle vit la fièvre brûler le sang dans ses veines et lui faire courir de nouveaux dangers, d'amères angoisses recommencèrent à la torturer. Elle se remit à trembler de nouveau pour les jours du chevalier, et ne le quitta plus un seul instant. Elle se fit sœur de charité, et s'aidant des conseils du vieux prêtre, elle l'entoura de toutes sortes de soins. Le malade ne la reconnaissait plus. Parfois il l'appelait en prononçant son nom ; la jeune fille alors s'approchait, mais il la repoussait avec égarement, en s'écriant : " Ce n'est pas vous que j'appelle, c'est Nélida ! " L'or-

pheline se retirait alors, et, tombant sur une chaise, fondait en larmes.

Le bon vieux prêtre cherchait dans son cœur de bonnes paroles pour la charmer, et sa sagesse faisait doucement descendre la résignation et l'abnégation dans cette belle âme de jeune fille, sensible comme la sensitive, pure et blanche comme l'hermine, et parfumée de ses vertus comme une rose, qui vient d'éclorre, l'est des plus suaves senteurs de la terre.

Insensiblement la fièvre se calma ; mais le chevalier se trouva si abattu, si épuisé, si dépourvu de vie qu'il crut toucher à sa dernière heure. Il fit appeler le vieux prêtre et lui demanda d'écrire en son nom à sa mère, et d'envoyer la lettre à son oncle, l'évêque de Québec, pour qu'il la fit parvenir en France. Le vieux prêtre sourit et l'assura que cet affaiblissement, effet d'une longue diète, destinée à tuer la fièvre, n'avait rien d'alarmant ; mais il condescendit aux vœux du malade, afin de le tranquilliser. Il écrivit, sous la dictée du chevalier, cette lettre que Nélida ne put entendre sans sentir vingt fois ses yeux s'inonder de larmes. La bonne jeune fille pensait à sa propre mère qu'elle n'avait jamais connue, et que cependant elle eût tant aimée !

“ Ma mère, je te fais écrire des bords des grands lacs du Canada, par un bon prêtre que j'ai rencontré chez mon oncle, et avec lequel j'ai fait route au milieu de cet admirable pays, si bien peint par le prince de la littérature de ce siècle, le vicomte de Châteaubriand.

“ Nous sommes ici en pleine guerre, comme en Europe, et j'ai pris les armes pour défendre la nationalité canadienne, contre l'envahissement des Etats-Unis. Je suis officier, j'ai vu le feu ; nous avons remporté une première victoire et fait de nombreux prisonniers. Blessé grièvement durant l'action, j'ai pu croire un instant que tu ne reverrais pas ton fils ; mais on m'assure maintenant que je suis hors de tout danger ; cependant, je suis trop faible encore pour t'écrire moi-même ; voilà pourquoi je me sers de la plume du bon prêtre dont je t'ai parlé.

“ C'est lui et un brave capitaine, nommé Robert, qui a bien voulu m'honorer de sa vive et sincère amitié, qui m'ont sauvé la vie. Puisse le Ciel les en récompenser !

“ Grâce à eux, je pourrai probablement, un jour, te conter mes aventures dans ce merveilleux pays, le plus beau, le plus pittoresque de toute l'Amérique. Oh ! qu'il me sera doux, mère bien-aimée, assis près de toi, au coin d'un feu pétillant, de te redire tout ce que j'ai fait, vu et admiré loin de ma chère patrie, dans cette belle colonie américaine, appelée à jouer un jour un rôle immense, dans une des contrées les plus libres du monde ! Qu'il est dur de

penser que la France a pu renoncer à ce beau joyau et l'abandonner à ses plus cruels ennemis ! Mais tôt ou tard l'heure de l'émancipation sonnera aussi pour les Canadiens, et un grand peuple vivra de sa vie propre, dans cette libre Amérique du Nord, appelée par la Providence à de si glorieuses destinées !

“ Ah ! ce pays me sera cher à plus d'un titre, mère sainte et vénérée ! C'est sur cette terre, fécondée de la sueur de la France, que je crois avoir trouvé la compagne qui partagera mes douleurs et mes joies, durant le reste de ma vie. Pauvre orpheline, tu lui serviras de mère, car la sienne elle ne l'a jamais connue ! Que de fois je lui ai parlé de toi, mère chérie, et comme je l'ai vue souvent pleurer d'attendrissement, quand je faisais ton éloge ! Jamais mère n'aura été aimée comme tu le seras par elle, ô ma bonne mère, et sa douceur, sa bonté, ses bienfaisantes vertus te captiveront. Sans son dévouement et celui du bon prêtre qui l'a élevée, peut-être, à cette heure, n'aurais-tu plus de fils. Nous irons ensemble te demander de vouloir bénir notre union. Ah ! ce retour sera plus joyeux pour moi et pour toi, après une aussi douloureuse et cruelle séparation !

“ Je ne te dirai pas combien, après t'avoir quittée, j'ai senti que tu me faisais continuellement défaut. J'ai été si étourdi et si affecté du chagrin de notre séparation que je n'ai pu que bien faiblement t'exprimer tout ce que je sentais de tendresse et de reconnaissance pour toi. Mais j'ose espérer que ton cœur généreux, indulgent et bon, a bien compris tout ce qui se passait dans le mien. Mère, tu sais bien avec quelle profonde tendresse, quelle sincère vénération je t'aime ?

“ C'est à toi, que je dois tout ce que je suis. Si j'ai quelques bonnes qualités, quelques légers talents, c'est à toi, chère et vertueuse mère, que je les dois. Oh ! sois bénie pour tout le bien que tu m'as fait, sois à jamais bénie ! Puisse-t-il arriver bientôt, le jour où nous te reverrons et où tu pourras presser tes deux enfants sur ce cœur qui m'a tant aimé.”

Pendant que le missionnaire écrivait, Nélida s'était détournée et pleurait cachée derrière les rideaux de la croisée. Ces paroles la faisaient tressaillir dans tout son être, et elle se disait en retenant à peine ses sanglots :

— Oh ! oui, je vous aimerai bien tous deux, car tous deux vous êtes bons et bienfaisants.

Cependant, comme l'avait prévu le vieux prêtre, la faiblesse du chevalier dura peu, la convalescence commença bientôt, et fut rapide. Après quelques semaines, le malade put se lever, s'approcher de sa fenêtre, contempler le lac immense, les forêts lointaines,

toute cette splendide nature qu'il ne pouvait se lasser d'admirer. Parfois il sortait suspendu au bras de Nélida, et d'un pas débile, se promenait dans les jardins de la demeure qu'ils habitaient.

Le vieux prêtre les suivait en souriant, car lui aussi était bienheureux. Tous trois, assis sous une tonnelle, commençaient une de ces conversations douces et sérieuses, pleines d'admiration pour les œuvres de Dieu étalées devant eux, remplies de sincères épanchements qui mettaient leur cœur à nu, tout imprégnées de science ou de brillant enthousiasme. Nélida les écoutait, parfois, jetant dans ces entretiens, un mot tendre ou spirituel, naïf ou joyeux, qui leur communiquait un charme ineffable. Quelquefois aussi, le capitaine Robert quittait son navire qui continuait à cingler le long des côtes, accourait en passant, serrer la main à ses amis, avec sa rude franchise de marin, puis repartait pour courir capturer quelque vaisseau ennemi, ou couler à fond les canots des sauvages hostiles aux Canadiens. Sans cesse, le lac retentissait des coups de feu et des détonations du canon. Mais l'automne approchait, ou plutôt l'hiver, et pendant quelques mois, les deux nations allaient être réduites, dans ces rudes climats, à une inaction forcée.

Plusieurs fois le père Mesnard, depuis que le chevalier commençait à se rétablir, avait songé au moyen de se rendre dans la jeune chrétienté, qu'il avait fondée dans les rochers qui dominent le lac Supérieur. Mais les bandes d'Indiens ennemis, qui parcouraient les forêts en tous sens, toujours prêts à massacrer les partisans de la nationalité canadienne, pour venger leur dernière défaite, l'en avaient empêché.

Il se consolait des peines qu'il en éprouvait, en visitant les prisonniers qui avaient été laissés à Toronto, et en les encourageant dans leur détresse. Il avait déjà obtenu pour eux, surtout pour les femmes prises dans la ville de Détroit et appartenant aux principaux chefs, des faveurs considérables qui allégeaient leur position et le faisaient aimer et vénérer par ces pauvres créatures, comme une divinité bienfaisante.

Une d'entre ces malheureuses, surtout, l'avait profondément frappé. Elle n'était point de race indienne, comme les autres prisonnières, car son teint avait la blancheur du lis des champs, et son accent était français. Cependant, soit instinct, soit dessein, elle avait toujours évité de s'exprimer dans cette dernière langue, et parlait le Huron des contrées du Sud, dans toute sa pureté. Le père Mesnard la vit souvent, lui apporta de nombreux secours, car sa misère était complète, et lui prodigua les consolations, car les douleurs morales paraissaient la briser encore plus que la misère physique. Rien ne put empêcher la maladie de venir habiter ses

os. C'était une femme usée par le chagrin, minée par une vie abreuvée d'infortunes de tout genre. Dès qu'elle éprouva les atteintes de la maladie, elle sentit qu'elle n'en reviendrait pas. Le mal, en effet, empira avec une rapidité foudroyante et, bientôt, elle fut sur le point d'expirer. Elle fit alors appeler le père Mesnard et lui dit :

— Mon père, je suis chrétienne.

— Je m'en étais aperçu, répondit le père avec simplicité.

— Si je ne vous en ai parlé, mon père, c'est que celui qui m'a forcée de l'épouser, m'a menacée de me tuer, si je le révélais jamais ! Il abhorre les chrétiens.

— Il n'est donc pas de race blanche ?

— C'est un puissant chef ; il est sang-mêlé.

Le missionnaire tressaillit à cette révélation et considéra la femme qu'il avait devant lui avec une attention anxieuse. La malade continua :

— Mon père, je suis française ; lors de la cession du Canada à l'Angleterre, je fus enlevée par un parti de sauvages, avec un jeune frère ; j'avais vingt ans. Le chef d'une des puissantes tribus huronnes, né d'une mère européenne et d'un père indien, voulut m'avoir pour épouse. D'abord, je refusai une alliance qui me paraissait monstrueuse et impossible ; mais les mauvais traitements infligés à mon frère, et la peine de mort dont on le menaça, si je ne consentais à cette odieuse union, vainquirent mes répugnances. Je me dévouai au malheur de toute une vie d'angoisse et de désespoir, pour sauver mon pauvre frère.

— Ah ! Dieu vous récompensera d'un tel martyre dans une vie meilleure ! dit le prêtre ému et frémissant.

— Mon père, on venait de m'arracher au fiancé que j'aimais, auquel j'allais être unie, quand je fus forcée de consentir à cet affreux mariage que pas un chrétien ne bénit, car Oskouï, chef de la tribu du Serpent, déteste les chrétiens. Toujours il me défendit de l'entretenir de notre culte, et plusieurs fois il menaça de me tuer, si j'osais encore lui en parler. Le jongleur de la tribu nous maria seul en présence des principaux guerriers.

— Dieu n'a pas donné à tous l'héroïsme des martyrs, dit le prêtre avec une douce compassion ; pour n'avoir pas été béni par l'église, votre mariage, je l'espère, n'en fut pas moins exempt de faute, et si vous avez péché, vos souffrances ont tout racheté aux yeux de celui qui a dit : " Bienheureux ceux qui pleurent, car dans le royaume de mon père, ils seront consolés ! " Pauvre infortunée, que je vous plains, votre vie a été bien dure et bien cruelle !

— D'autant plus que mon sacrifice fut inutile. Mon frère que

mes larmes irritaient, ayant un jour osé reprocher à mon mari sa conduite à mon égard, vit celui-ci s'élançer sur lui avec fureur, et, malgré mes larmes et mes cris, lui fendre le crâne d'un coup de hache.

— Oh ! horreur ! horreur ! s'écria le missionnaire en cachant dans ses mains son visage qui commençait à se baigner de larmes.

— Cependant tous ces malheurs n'étaient rien encore, en comparaison de ceux qui m'étaient réservés. Ayant reçu du Ciel deux enfants, beaux comme le jour, je vis leur père adoucir auprès d'eux son humeur farouche, et j'espérais, par l'influence de ces anges, l'amener un jour à des sentiments plus doux ; lorsqu'un matin, en m'éveillant au milieu d'un camp de notre tribu incendiée, je me les vis enlever par un chef iroquois, encore tout baigné du sang de ceux qu'il avait immolés. Mon mari, étourdi d'un coup de massue qu'il avait reçu en combattant pour les défendre, gisait étendu à mes pieds. Oh ! je ne puis encore penser à ces scènes horribles sans en éprouver un sentiment d'horreur. Je poussai des cri déchirants en m'élançant après mes pauvres petits. Je me sentais folle de douleur et de désespoir. Quand je vis le ravisseur s'élançer dans un canot et disparaître au milieu des brouillards du lac Supérieur, je tombai évanouie. J'aurais béni Dieu de ne point me rappeler à la lumière ; mais je n'avais pas encore épuisé la coupe des souffrances, et je devais la vider jusqu'à la lie.

— Dieu vous destinait peut-être à goûter aussi de grandes joies, en compensation de tant de douloureuses angoisses.

— J'étais destinée à m'entendre reprocher, pendant seize ans, mon culte et mes croyances comme étant celles des ennemis de mon mari, car les Canadiens étaient les alliés des Iroquois. Oh ! que j'ai souffert pendant ces temps d'amertume et de deuil ! et tant de douleurs devaient être couronnées d'une douleur suprême, celle d'apprendre la mort de mon fils, tué de la propre main de son père dans une mêlée où ils se rencontrèrent sans se connaître. Ce ne fut que quand il eut teint son bras du sang de son enfant que le malheureux père, fou de désespoir et de rage, reconnut son fils !

T. L.

(A continuer.)

DE LA SATIRE CHEZ LES ANCIENS. ¹

Diomède, le grammairien, définit la satire, *un poëme audacieux et médisant* ² pour consurer les vices et les travers des hommes.

Elle prit naissance chez les Grecs, sous la forme de fables appelées *Atellanes*, et inventées à Atella, ville du pays des Osques ; petites pièces gaies, intermèdes réjouissants qui se représentaient sur le théâtre.

Chez les Grecs, on ne voit guère que la bonne satire ait jamais quitté la scène, dont s'emparèrent tour à tour Achus, Cratinus, Cratinas, Lycophon, Demetrius, Tarsicus, Xenocrates, Timon, Phlisiarius, Eupolis et Aristophanes, *lesquels censurèrent sans ménagement*, au dire du vieil Horace, *quiconque l'avait mérité, un fripon, un voleur, un assassin, enfin tout homme qui avait mauvaise réputation.* ³

Des Grecs, le goût de la satire passa chez les Romains. Ce fut au milieu des délassements qui suspendaient leurs travaux champêtres, ou dans les fêtes qui se célébraient à l'occasion des noces, que les premiers habitants de Rome se livrèrent sans contrainte à leur penchant pour la raillerie et la libre gaieté des vers *fescennins*, *dialogues plaisants où ces poëtes rustiques se disaient leurs vérités toutes nues.* ⁴

¹ Des réminiscences de collège et la traduction de quelques satires de Perse, n'ayant seules inspiré d'écrire cette étude, on ne devra pas s'attendre à une histoire détaillée de la satire chez les anciens, ni à une analyse succincte de ces sortes d'ouvrages. Je me bornerai donc à quelques notions sur l'origine et l'histoire de la satire et à la citation des modèles en ce genre.

² *Poema procar et maledicum.*

³ Sat. IV, liv. I.

⁴ Epîtres d'Horace, liv. II, *ad Augustum.*

Le plaisir innocent d'abord, ne laissa de place qu'à la bienveillance, mais peu à peu le badinage devenu cruel, dégénéra en fureur; et se faisant partout redouter, attaqua les plus honnêtes maisons. Ceux qu'on mordait jusqu'au sang, s'en ressentirent; ceux qu'on ne mordait pas encore, comprirent qu'il y allait de l'intérêt commun.

Il y eut même une loi qui défendit sous peine grave de faire des vers contre personne; on changea de style de peur du bâton; il fallut se contenter de bien dire et de plaire.¹

Dès lors on laissa aux personnages sur le théâtre, le soin d'amuser le peuple par des farces grossières appelées satires (selon quelques auteurs) du nom d'un certain plat, dans lequel on offrait à Cérès toutes espèces de fruits,² et selon quelques autres, du nom des divinités champêtres qui présidaient à ce genre de divertissements.³

On attribue généralement à Lucilius l'invention de la satire proprement dite.⁴

Ce poète naquit dans l'intervalle qui sépare la ruine de Carthage, de la défaite des Cimbres et des Teutons par Marius. Il parut à une époque où la routine était encore aux prises avec le progrès. Indigné de la licence et de la grossièreté qui régnaient sur la scène, il rejeta le vieux style, pour adopter dans ses écrits un genre libre de toute action dramatique et revêtu d'une forme plus polie, quoique franche et sans art.

Dès lors naquit la vraie satire, et on appela comédies les ouvrages destinés au théâtre, que Pacuvius et Varro avaient déjà tenté de perfectionner, et dans lesquels Plaute et Térence devaient exceller plus tard, en réveillant chez les Romains le même enthousiasme qu'Éupolis et Aristophanes chez les Grecs.

1 Epîtres d'Horace, liv. II.

2 La satire étant un assemblage de diverses plaisanteries.

3 Dans lesquels les acteurs se livraient à des mouvements lascifs et désordonnés, tels que ceux des *satyres*.

Ce dernier sentiment me paraît le plus acceptable; ces histrions paraissaient sur la scène sous la forme et avec la contenance de ces divinités; revêtus de tuniques en peau de bouc, ou de veau marin, et s'interpelant sous des noms qui convenaient à leur âge respectif; tels que: *Vieux satyre, satyre impubère, jeune satyre, vieux silène*, etc.

4 *Secuit Lucilius urbem.* (Perse, Sat. I.)

*Lucile, le premier, osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de l'opulence allière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en tailière.*

(Boileau, art. poét.)

L'intervalle, qui sépare Horace de ses prédécesseurs, est une époque de ruine et de sang ; la guerre civile, la longue dictature de César et le second triumvirat, ne laissèrent aucune place aux arts et à la littérature.

Le siècle d'Auguste devient celui de la renaissance de la satire chez les Romains, en même temps qu'il voit fleurir de nouveau les sciences et les arts, et malgré l'extension que donna le prince aux loix des Douze Tables, concernant les libelles, on vit un poète audacieux satiriser impunément et la cour et la ville. ¹

Le talent d'Horace ne fit que s'accroître, grâce à cette tolérance qui avait sa source, soit dans les adroites flatteries du courtisan, soit dans la faveur dont il jouissait auprès du peuple qu'Auguste avait intérêt de ménager, ou dans la protection que ce prince avait juré d'accorder à tous les talents quelqu'ils fussent.

Par son caractère facile et porté au plaisir, Horace semblait être né tout exprès pour l'époque où il écrivait. Il avait été témoin des mauvais jours de la république, et il pouvait, sans faire trop soupçonner son intégrité, appartenir corps et âme à la monarchie naissante, mais déjà forte, paisible et heureuse ; outre que cette foule de parvenus aux prétentions outrées, tout ce cortège inséparable des cours naissantes, offrait un aliment facile à son génie pénétrant et satirique. S'il louangea le maître du monde, ce fut moins pour en obtenir des bienfaits, que par un attachement et une admiration sincère, et afin que son nom fut associé, dans les siècles futurs, à celui d'Auguste pour l'honneur des lettres.

La profondeur de son jugement, l'étendue et la variété de ses connaissances ont fait de ses écrits un vaste réservoir, une fontaine toujours vive, où sont venus puiser plus d'un satirique moderne. ²

¹ *On ne fut plus ni fat ni sot impunément,
Et malheur à tout nom, qui propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.*

(Boileau, art. poét.)

² Entre autres Boileau. Qui ne connaît la satire III, contenant le récit d'un repas donné par un homme extravagant ?

.....
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large, assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cossagne ou de l'abbé Cotin.
.....

Et la IX^e où le poète s'adresse à son esprit, et sous prétexte de censurer ses propres défauts, tourne en ridicule une foule d'écrivains de son temps ?

.....
Je ris quand je vous vois si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
.....

Toutes remplies d'enjouement et de vivacité, ses satires, à part quelques vers légèrement épicuriens, tendent généralement à propager la bienséance et le bon goût :

“ Les troupes de charlatans, mendiants, bouffons et parasites, toute cette engeance est fort affligée de la mort de Tigellius ; c'était un homme si libéral !

Cet autre, au contraire, tant il a peur de passer pour prodigue, ne voudrait pas donner à son ami, dans le besoin, de quoi se garantir du froid et de la faim.

Demandez à celui-ci pourquoi, fils ingrat et dénaturé, il dévore gloutonnement la fortune immense de son père et de son aïeul ; c'est qu'il ne veut pas se faire regarder comme un lâdre et une âme de boue.

Fusidius craint qu'on ne l'accuse de dissipation, tout riche qu'il est en fonds de terre et en bonnes obligations, aussi retient-il d'avance cinq par cent par mois sur ses capitaux, et plus un homme est mal dans ses affaires, plus il se hâte de le ruiner. Il aime surtout à coucher sur ses livres ces jeunes novices qui viennent de prendre la robe virile et qui ont des pères un peu

Qu'on me demande maintenant à quoi tend ce discours ; le voici ; quand les sots veulent éviter un excès, ils tombent dans l'excès contraire ; *Ruflius sent le musc, et Gargonnius le bouc.*” 1

A la mort d'Auguste, le despotisme change de nature ; la chaîne, que la politique de ce prince avait dissimulée sous les fleurs, apparaît dans toute sa réalité. Le trouble et la crainte remplacent la paix et la sérénité du règne précédent.

Si, d'une part, les arts et les sciences sont négligés, d'autre part, le stoïcisme, que Cicéron accusait d'avoir infecté jusqu'à la poésie, commence à se répandre de nouveau avec plus de rapidité que jamais.

Ce fut à cette école, et sous les soins d'un de ses maîtres les plus éminents, 2 que Perse fut élevé.

La satire III^e dans laquelle l'auteur reproche aux jeunes nobles leur inertie et leurs débauches, et les invite à l'étude de la philosophie, nous révèle la prédilection du poète pour la maxime des Stoïciens : *Mens sana in corpore sano.*

Moins enjoué qu'Horace, Perse se rapproche par sa manière de

Dans vos discours malins plus aigre et plus mordant,
Qu'une femme en furie ou Gauthier en plaidant.

.....
Que vous ont fait Perrin, Pradon, Bardin, Hainault,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault,
Dont les noms en cent lieux placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

Ces deux satires sont tout à fait dans le goût du poète latin.

1 Sat. II, liv. I.

2 Cornutus.

Lucilius. S'il fut moins sévère que son grand prototype, ce n'est pas que l'état social des Romains offrit moins de prise à la censure ; ni qu'il eût moins de courage et de vertu ; un bouffon sanguinaire gouvernait le monde ; Néron ne cessait d'afficher le cynisme le plus révoltant et les prétentions littéraires les plus ridicules, et Perse n'en poursuit pas moins la guerre qu'il a déclaré au crime sans pudeur et au misérable pédantisme.

Citons ici un extrait de la satire I^e qui donnera une idée de sa manière :

“ L'un en vers, l'autre en prose, on écrit chez soi des choses ampoulées, qu'on va ensuite à grands renforts de poumons débiter en public sur un siège élevé, les cheveux peignés avec soin, vêtu d'une robe neuve, tout brillant de bijoux de fête, en tournant avec langueur des yeux pleins de noblesse, et après avoir avalé un breuvage qui rend la voix flexible. Alors vous voyez les *grands Titans* trépigner d'une joie impudique, pendant que ces vers lascifs chatouillent leur âme et excitent leurs désirs.

“ Et c'est ainsi, ô poète flétri, que tu prépares un aliment corrompu pour les oreilles de ceux qui t'entourent, au point que, rassasié d'encens, tu t'écries, “ c'est assez.” Que sais-tu, dis-moi, si ce n'est cet esprit d'ostentation, qui, une fois inné, se fait nécessairement jour au dehors ? Car pour toi, savoir n'est rien, il faut encore qu'un autre sache que tu sais quelque chose ; et de là cette *pâleur et ces cheveux blancs* ! O mœurs !

“ N'est-il pas glorieux aussi, de se faire montrer au doigt et d'entendre dire “ c'est lui ! ” Estimez-vous peu de chose, des vers qu'on a débités devant je ne sais plus combien d'écoliers ?

“ Les *Descendants de Romulus* rassasiés de vin, cherchent au fond de leur coupe le sens de ces vers admirables ! ” ¹

Il dut cependant, afin d'éviter le courroux du despote, voiler les traits les plus mordants de la censure, sous un certain mystère, ² et les passages où l'empereur devient nommément le point de mire de sa critique, furent supprimés du vivant de l'auteur, d'après les conseils de Cornutus son maître et son ami. ³

¹ Traduction de l'auteur.

² Perse en ses vers obscurs mais serrés et pressants, Affecta d'enfermer, moins de mots que de sens.

(Boileau, Art. Poët.)

³ Voici un de ces passages extrait de la satire II : “ Un jugement sain, la justice, l'honneur, sont des biens qu'on demande tout haut ; mais on murmure bien bas : *Oh ! si je pouvais enfin ordonner un bel enterrement à mon cher oncle ; oh ! si je pouvais faire disparaître ce neveu dont je suis maintenant le seul héritier, il est déjà couvert de lépres et gonflé d'une bile noire. C'est la troisième femme que Néron épouse.* ”

Juvenal apparaît à une époque non moins détestable que celle qui vit naître Perse ; Domitien, parvenu à l'empire, semble avoir hérité de tous les vices de ses prédécesseurs. Aussi hypocrite que Tibère, aussi sanguinaire que Caligula, aussi imbécile que Claude, aussi féroce que Néron, il justifia pleinement l'épithète qu'un historien grec ¹ appliqua à Tibère "une âme de boue pétrie de sang."

Sous son règne, Juvénal ouvrit sa carrière de satirique au point où d'autres la terminèrent ; c'est-à-dire qu'il tenta pour la morale et la liberté, ce qu'Horace n'avait fait que pour la bienséance et le bon goût. Comme Perse, il prend Lucilius pour modèle ; mais ce qui n'est chez le premier qu'une tentative d'imitation, devient chez le second une imitation complète et véritable. Comme Lucilius, il dédaigne tout artifice, et élève franchement la voix pour rappeler aux Romains, le souvenir de l'ère glorieuse de laquelle ils ont dégénéré, et ne leur reproche leur honteux esclavage et leurs débauches extrêmes, ni par un épigramme, ni par un bon mot.

Le caractère dominant de ses écrits est l'énergie et la passion, ² et quand parfois il se relâche de sa rigueur, il n'est pas moins vigoureux et concis.

Si les peintures vraies et saisissantes qu'il fait des mœurs corrompues de ses concitoyens, si la liberté de son langage rendent ses écrits généralement dangereux pour la morale, on y rencontre cependant quelques passages qui peuvent être lus sans danger ; tel est celui qui concerne les *bas-bleus* de son temps :

" Est-il rien de plus redoutable qu'une femme, qui, dans une nombreuse compagnie, vante à tout propos Ovide et Marro ; qui cite tous les poètes connus, met en parallèle Homère et Virgile et excuse le suicide de Didon. Tandis qu'elle réfute les rhéteurs et passe en revue tous les grammairiens, les assistants étonnés gardent le silence ; elle seule déclame, s'emporte et gesticule. Il n'y a ni crieur, ni avocat, ni même une autre femme qui puisse placer son mot ; telle est enfin sa volubilité, qu'on croirait entendre un carillon de cloches, ou des fanfares.

" De grâce mettez un frein à l'éloquence de votre épouse ; qu'il y ait quelque chose dans les livres qu'elle ignore ; ne la laissez pas absorbée dans la lecture d'un traité de Palmon, si vous ne voulez pas qu'elle vous reprenne à tout propos dans votre langage, et pèse

¹ Théodore Gadareus.

² Ses ouvrages tous pleins d'affreuses vérités, Etincèlent partout de sublimes beautés.

(Boileau, Art. Poët.)

des expressions auxquelles personne n'a jamais pensé. Un mari doit avoir au moins le droit de faire un solécisme." 1.....

Nous avons vu Lucilius flétrir sans ménagement les vices et la corruption de son siècle ; et longtemps après lui, Horace tenter de polir les mœurs de ses concitoyens par une censure plaisante de leurs travers et de leurs ridicules, c'est maintenant au tour de Martial, dont le nom complète la liste des principaux satiriques Romains, à perfectionner la tâche de Perse et de Juvenal, en imitant Horace dans ses tentations pour propager la bienséance et le bon goût.

Ses épigrammes, et surtout celles du livre XII, nous révèlent un esprit à la fois pénétrant, délicat et plein de candeur, semblant marquer la transition entre la satire des anciens et celle des modernes et nous faire pressentir chez l'auteur le génie facile des Reignier et des Boileau.

En voici quelques-unes traduites par M. de Talayrat :

“ Pour avoir fait une satire,
 Damis se croit homme d'esprit,
 Il se trompe, personne ne la dit,
 Autant valait ne pas écrire.”

“ J'ai vu les deux Valères et j'ai su les connaître,
 L'un est sot et méchant, l'autre voudrait bien l'être.”

“ D'un habit de peu d'importance
 Je me contente, il est à moi.
 Tes riches vêtements et ta magnificence,
 Peux-tu dire qu'ils sont à toi ? ”

1 Juvenal, Sat. VI, traduction de l'auteur.

DE QUEBEC A MEXICO.

VIII

CAMPAGNE ET SIÈGE D'OAJACA.

Un lambeau du paradis.—Le combat de San Antonio.—Débuts de la campagne.—Un jour de l'an en route.—Contre-ordre.—Seul en pays ennemi.—Tehuacan. A cheval!—Les lanciers de Carillo.—Le drapeau du troisième Zouave.—Incendie de Salomé.—Jacquot et Lafond.—Vie en route.—Paysages des Cordillères.—Le général de division d'Hurbal.—Son état-major.—Le maréchal Bazaine.—Combat du col de las Tres Cruces.—Qu'est-ce qu'un officier stagiaire?—Le commandant d'Ornano.—Les Zéphirs.—Un cheveu sur la soupe.—Reconnaissance d'Iscoïelle.—Combat d'Aguilera.—Une tempête dans un verre d'eau.—San Felipe.—Far niente.—En avant!—Bombardement de l'hacienda d'Aguilera.—Le capitaine Chopin.—Blessé.—Avant l'assaut.—Reddition d'Oajaca.—Désolation et solitude.—Nos déserteurs.—Les forts.—Te Deum.—Ordre du jour du maréchal.—Proclamation de Chato Diaz.—Exploration de Mitea.—L'arbre de Humbolt.—Rétablissement de l'ordre.—Dîner chez le baron de Briand.—Départ.—Le lieutenant Cordier.—Les précipices de las Minas.—Villages de la route.—St. Jérôme en soutane.—Le St. Thomas de mon ordonnance.—Arrivée à Mexico.—Banquet de Chapultepec.—Le prix d'une bombe.

L'état d'Oajaca ¹ où nous allions faire la guerre, est sans contredit le plus riche département de tout l'Empire Mexicain. Sur son terrain fertile poussent à qui mieux mieux la canne à sucre, le blé, le cacao, la vanille, l'arbre à caoutchouc, l'indigo, le cactus à cochenille, l'acajou, le palmier, le vernis-copal, toutes les plantes aimées du soleil, tous les fruits savoureux du tropique, pendant qu'un grand nombre de ruines historiques et de grottes sépulchrales, échappées à grande peine à l'avidité espagnole, se cachent sous son sol productif. C'était ce lambeau du paradis terrestre que nous allions délivrer des bandes de guérillas qui l'infectaient, et la campagne promettait d'être chaude, car de part et d'autre on avait contracté l'habitude de ne pas trop se faire quartier, et si d'un côté,

¹ Juarez est né dans ce département.

nous avions à lutter contre douze milles bandits et le plus capable des généraux Juaristes, don Porfirio Diaz, nos trois milles soldats étaient commandés par la bravoure personnifiée, le général de division le vicomte Courtois d'Hurbal.

L'expédition avait débutée par la brillante affaire du couvent de San Antonio, où cent vingt hommes du septième de ligne, sous les ordres de l'héroïque capitaine Noyers, avaient résistée une journée entière contre six milles hommes, et les avaient finalement repoussés. Cet échec avait rudement ébranlé la vantardise des terribles bandes. A l'approche du petit corps d'armée du général d'Hurbal, elles s'étaient repliées sur Oajaca. Là, bien sûrement à l'abri, derrière ses formidables fortifications, elles attendaient patiemment qu'on voulut bien en faire le siège, levant des impôts, pillant les églises et couvrant de leurs exactions les paisibles habitants, tout cela pour et au nom de la liberté.¹

Le général d'Hurbal parti de Mexico à la tête de sa colonne expéditionnaire vers le milieu de novembre, était arrivé depuis quelques semaines au petit village d'Etla, à deux lieues de la ville, et après avoir été en reconnaître les environs et s'être bien persuadé qu'elle ne se rendrait qu'après une vigoureuse défense, avait mandé des munitions et des mortiers de siège, au maréchal Bazaine. C'était ce convoi attendu avec tant d'impatience, que nous escortions, et le 1er janvier 1865, nous nous mettions en route sur Tépéaca, pour de là nous enfoncer à travers les gorges sauvages de la Mistéca, haute chaîne de montagnes qui font du département d'Oajaca, un repaire inexpugnable, où bandits, voleurs, guérilleros, mènent joyeuse vie et se livrent à de profondes études sur les lois du communisme.

Bien que devant l'ennemi, j'aie contracté l'habitude de tenir un journal où j'enregistre soigneusement les événements les plus importants de la journée, suivant en cela le conseil que le général de Pimodan donnait à ses officiers, je ferai grâce au lecteur de tous ces détails de discipline, de toutes ces répétitions qui ne serviraient qu'à l'ennuyer, et je me contenterai d'en glaner les épisodes les plus intéressants. La page crayonnée en route, sur le pommeau de la selle ou sur le fond du képi, ne saurait trouver grâce aux yeux de l'homme ou de la femme habitué à ne lire que d'élégants feuillets, que des vers bien musqués et bien parfumés. Comme leur peu d'indulgence pourrait froisser l'amour paternel

¹ L'ennemi n'avait pas même le prétexte de la nécessité pour cacher ses vols et ses dépradations. Porfirio Diaz lui-même, fit enlever la riche couronne de diamants qui ornait la statue de la vierge de la Soledad, sous le simple plaisir d'en orner la toquille de son large *sombrero* Mexicain! (NOTE DE L'AUTEUR.)

que je porte à ces pauvres enfants encore tous basanés par la poudre et par le soleil mexicains, je préfère les retenir dans l'intérieur de mon cabinet de travail, plutôt que de les exposer aux regards sarcastiques et railleurs de tous ces esprits forts, de tous ces fins critiques de salons, qui n'ont que de l'absinthe au cœur et le sourire du chat sur les lèvres.

Pour nous autres militaires s'il est un moment de l'année, où l'on se sent plus mélancolique que d'habitude, ou l'image si gaie et si tranquille de la famille s'en revient voltiger sous la laine blanche de notre burnous et nous apporter une émanation de nos joyeuses heures d'enfance, c'est bien certainement un jour de l'an passé en route. En vain, notre service nous appelle de la tête à la queue de la colonne, pendant que d'une oreille distraite nous écoutons le rapport du sous-officier de semaine, que nous parcourons la liste des punitions, ou que nous arrêtons l'ordre du jour du lendemain, la grande voix du bonheur envolé est là, qui nous murmure doucement ses naïves paroles d'amour et de tendresse.

Sous l'influence de cette sainte vision, plus d'un vieux sabreur, plus d'un grognard se prend à comparer la triste réalité à cette vie qu'insouciant enfant, il n'entrevoyait qu'à travers les yeux aimants et affectueux de sa mère. Son front hâlé devient tout-à-coup soucieux et rêveur, et si la poudre et le salpêtre n'ont pas trop pénétré avant dans cet âme rude mais bonne, son cœur s'agenouille encore pour demander une bénédiction à ce souvenir d'une félicité morte pour toujours. Cette douce image de la vie de famille, que le soldat aime tant à se retracer pendant ses longues heures de faction, qui réchauffe encore le cœur de l'officier lorsqu'il se sent ennuyé par la monotonie de son service ou de la vie qu'il mène, ne saurait s'effacer, même lorsqu'on a la chance de trouver ce jour là, comme moi au presbytère de Tépéaca, chez le R. P. Pélaëz de Leanos, bon gîte, bonne table et franche cordialité.

Ces douloureux retours sur soi-même que souvent nous fait faire l'oisiveté de la pensée où nous force de vivre notre métier, ont pourtant le bon côté de s'envoler aussi vite qu'ils s'en sont venus, devant les nombreuses contrariétés qui nous arrivent au moment le plus inattendu. A Tépéaca, un estafette du maréchal apportait au Colonel d'Outrelaine l'ordre de rebrousser chemin pour prendre la route de Tépéji. Elle était meilleure, disait-il, pour le passage de lourdes pièces de siège que nous escortions.

Quand à moi je devais franchir vingt-deux lieues à marche forcée, et me rendre à Têhuacan, pour y joindre une colonne légère formée d'un bataillon du 3eme Zouave et de deux pièces de montagnes, sous les ordres du commandant Delloy. C'était explicite,

mais très peu sûr. Les brigands du bandit Figueroa infestaient le chemin, et il me fallait le parcourir seul, en uniforme et sans escorte. Un ancien sous-officier au 1er Zouave, blessé en Crimée, et chevalier de la Légion d'honneur, qui s'en allait agir comme fournisseur au corps expéditionnaire, voulut bien se joindre à moi, et le deux janvier nous laissons Tépéaca, pour aller coucher à treize lieues de là, à Tlacotepec, chez l'Alcade du village. Le lendemain soir, à quatre heures, nous faisons notre entrée à Tehuacan sans avoir été molestés le moins du monde.

Il est vrai qu'en galopant à travers certains bourgs, en passant par les rues de certains villages, plus d'un regard haineux et féroce nous suivait au passage. Mais personne n'osait nous toucher, car tous étaient sous l'impression que deux hommes n'auraient jamais la hardiesse de s'aventurer seuls comme cela en pays ennemi, et que nous devions précéder que de quelques heures seulement, un fort détachement de troupes françaises. Notre audace nous sauva.

En arrivant à Tehuacan, le Commandant Supérieur, le sous-lieutenant Miquel du 2ème bataillon d'Afrique, nous fit prévenir que le 3ème zouave que nous devons y rencontrer, était parti la veille en toute hâte pour aller au secours d'un poste de neuf soldats français, attaqués à deux lieues de là par quatre cent-cinquante guérillas et deux pièces de canon. Force nous fut de séjourner dans cette ville pendant vingt-quatre heures. La bonne fortune avait voulu que nous fussions logés chez un brave Normand, M. Olivier, millionnaire de l'endroit, qui essaya autant que possible de nous faire oublier les fatigues et la mauvaise nourriture que nous avions digérées depuis plusieurs jours, en nous comblant de prévenances et de petits soins.

Cette journée de repos nous permit de visiter la ville, assez petite, mais dont les rues sont fort propres ; comme le temps était aux révolutions elle était pivelée de barricades et ne présentait partout que des ouvrages de fortifications passagères. ¹ Par sa position elle est continuellement exposée aux déprédations des nombreuses bandes qui en infestent les alentours, et que l'espoir des grasses rançons prélevées sur des riches habitants, y attirent sans cesse.

Le soir en nous couchant nous nous promettions le luxe d'un long et rafraichissant sommeil, mais, hélas ! nous comptions encore sans les ordres supérieurs, car à deux heures de la nuit nous fûmes éveillés par les trompettes d'un escadron de lanciers mexicains, sous

¹ Au temps des Aztèques c'était un des lieux sacrés de l'Empire.

les ordres du Colonel Carrillo, et bientôt un courrier de la subdivision vint nous prévenir que nous devons monter à cheval immédiatement pour nous remettre en route, les Zouaves s'étant lancés à la poursuite des guerilleros, qui détalait devant eux le plus lestement possible. Les lanciers qui nous escortaient avaient une tenue remarquablement belle pour des troupes indigènes, et leur Commandant était un officier qui n'aurait pas même été déplacé dans les rangs français : néanmoins, pour un chef de partisans, il avait l'énorme défaut de ne pas connaître le pays où il guerroyait. Nous n'en eûmes une preuve que trop tôt, car ce ne fut qu'après avoir marché jusqu'à une heure après minuit, et fait près de trente et une lieue à cheval, en détours et en zig-zags, que nous parvîmes à opérer notre jonction avec le commandant Delloy, bivouaqué au pied même des ruines encore toutes noircies de l'église de San Antonio.

Les Zouaves, avec lesquels le hasard me permettait de faire une partie de la campagne, étaient pour la plupart les mêmes qui, au combat de Palaestro, en Italie, étaient venus sabrer les artilleurs autrichiens sur leurs pièces. Cette héroïque conduite avait valu à leur drapeau l'insigne honneur d'être décoré des Croix de chevalier de la Légion d'Honneur, de St. Maurice et de St. Lazarre. Comme on se sentait électrisé en voyant se déployer et flotter sous les caresses de la brise des montagnes, ce vieux lambeau de soie tout lacéré par les balles, troué d'éclats d'obus, sale et noirci de poudre et de sang, mais dont chaque déchirure indiquait fièrement une victoire ou un triomphe éclatant ! Plus d'une fois, l'ennemi l'avait vu de près, ce glorieux chiffon, à côté duquel notre drapeau de Carillon eût été intact. Il connaissait par cœur toutes les fissures de sa hampe ; il savait quels étaient les terribles jeux de muscles de toutes ces figures basannées, postées par la France pour veiller autour de son aigle, et nous le pourchassions devant nous, sans qu'il osât nous faire la plus petite résistance, le forçant d'abandonner à tout moment des positions formidables où une poignée d'hommes résolus auraient pu nous écraser jusqu'au dernier.

Une fois notre avant-garde put échanger avec lui quelques balles perdues qui n'eurent pour résultat que de faire incendier par nos troupes exaspérées, le petit village de Salomé, et de donner à la colonne l'occasion de *chaperder* un approvisionnement complet de cochons, de poules et de Bananes.

Pendant trois jours, ce fut une bombance à en perdre la tête. C'était curieux de voir comment nos gaillards de Zouaves faisaient le *frichti*, et se tiraient des vastes problèmes culinaires où les plongeaient un gigot de mouton, une poule au riz, ou des pommes

de terre cuites en robe de chambre. De ma vie je n'ai fait de meilleurs diners, et, m'accusera qui voudra de sensualisme, je me rappellerai longtemps les études gastronomiques auxquelles je me suis livré pendant les quelques jours que je fus en *popote* avec les officiers de ce bataillon.¹

Lorsque je ne mangeais pas à la tienda avec mon camarade de route, j'avais pour compagnons d'ordinaire le Lieutenant Jacquot et le sous-lieutenant Lafond, deux braves et excellents officiers, causeurs spirituels et enjoués, prenant la vie comme elle venait, et ne se faisant de la bile que les jours où l'ennemi semblait nous attendre de pied ferme pour ne s'en sauver que plus vite. M. Jacquot était parent du célèbre Eugène de Mirécourt, et la verve caustique de son cousin avait un tant soit peu déteinte sur ses fines reparties et ses anecdotes piquantes. Quand à M. Lafond il ne regrettait qu'une seule chose, c'était d'avoir laissé aux Autrichiens, sur le champ de bataille de Solférino, la plus belle moitié de son nez. Encore s'en consolait-il lestement lorsqu'il apercevait dans son petit miroir de camp ses six glorieuses décorations, et il disait alors en se passant le main sous le menton :

— Trente quatre millions d'entrailles de démons ! quel dommage je n'aie pas de médaille commémorative de l'expédition de Chine, j'aurais la collection numismatique toute entière.

En route, la vie lorsqu'elle n'est pas semée des émotions d'un jour de combat est excessivement monotone par elle-même. Presque toujours, c'est la même chose ; devoir de service, et distance d'une étape à l'autre franchie à cheval, avec un soleil vertical sur la tête et un sommeil de plomb sur les yeux. Puis, quand nous sommes arrivés, pour distraction une sieste sous la tente, si par bonheur, il ne prend pas au commandant de la colonne la malencontreuse idée de nous faire séjourner dans un village quelconque, et de nous donner un billet de logement chez une sale famille Indienne sous la méchante hutte de laquelle, nous réfléchissons tout à notre aise à ces vers de Théophile Gauthier :

La limace boueuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraïlle.
Les lézards verts et gris se logent dans les trous ;
Et l'on entend, le soir, sur une note haute,
Coasser tout auprès la grenouille qui saute,
Et râler aigrement les crapeaux à l'œil roux.

¹ Le *mess* dans l'armée française n'existe qu'en garnison. Les capitaines ont leurs tables à part, et les lieutenants et sous-lieutenants mangent séparément. En campagne, les officiers d'une même compagnie *forment popote*, c'est-à-dire qu'ils vivent au même ordinaire. (NOTE DE L'AUTEUR.)

Néanmoins le paysage que nous avons sous les yeux depuis notre départ de San Antonio, était bien propre à nous faire oublier tous ces légers désagréments de la vie militaire. Les précipices et les montagnes sur la crête desquels nous expéditionnions, avaient une ressemblance frappante avec ces lieux maudits du Liban dont Lamartine fait une description si poétique, dans son *Itinéraire* :

“ Ces masses étaient posées d’aplomb comme des cubes solides et éternels. Suspendues sur leurs angles et soutenues par la pression d’autres roches invisibles, elles semblaient tomber encore, rouler toujours et présentaient l’image d’une ruine en action, d’une chute incessante, d’un chaos de pierre, d’une avalanche intarissable de rochers ; rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques ; vagues pétrifiées d’un fleuve de granit : pas une goutte d’eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par un soleil brûlant ; pas une herbe, pas une tige, pas une plante grimpante ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l’abîme. C’était un océan de pierres, une cataracte de rochers à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chûtes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement et la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre dans un des cercles de son enfer, l’enfer des pierres, l’enfer de l’aridité, de la ruine, de la chute des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu’il aurait du simplement copier. C’est un fleuve des dernières heures du monde, quand le feu aura tout consumé et que la terre dévoilant ses entrailles ne sera plus qu’un bloc inutile de pierres calcinées sous les pas du terrible Juge qui viendra la visiter.”

Rien n’est forcé, rien n’est trop accentué dans ce sombre tableau, et bien souvent par ces chemins dangereux et terribles, nous mettions huit heures à franchir des étapes de deux lieues. La plupart du temps, les soldats étaient obligés de grimper sur les saillies de rochers et de retenir par des cordes passées sous les essieux, les roues de nos pièces de montagne dont la moitié se balançait sur l’abîme. Aussi était-ce vraiment un bonheur que l’ordre fût arrivé à temps pour faire retourner le convoi du colonel d’Outrelaine : une fois engagé dans ces précipices, les chevaux, les fourgons du train et nos pièces de siège auraient été infailliblement abandonnés par nos hommes, harcelés sans cesse par un ennemi invisible.

Nonobstant toutes ces difficultés, notre colonne ne mit que huit jours à franchir les soixante-deux lieues qui séparent Tehuacan de la ville d’Oajaca. Le 11 janvier à dix heures et un quart du matin,

nous faisons notre entrée, clairons et tambours en tête dans le petit village d'Etla, point où s'étaient concentrées les forces du corps expéditionnaire. Le général d'Hurbal avait transporté de la veille son quartier général à six kilomètres en avant, à l'endroit nommé la Casa Blanca. Ici je dûs me séparer de mes amis les zouaves, après avoir partagé quelques heures la bienveillante hospitalité d'un charmant écrivain, M. Nolf, correspondant de l'*Estafette*, et je profitai d'un convoi de gabions qui portait sous l'escorte d'un escadron du 5ème hussard, pour me rendre en toute hâte à l'Etat-Major.

J'y trouvai le général en petite tenue, se promenant modestement à pied, avec un de ses aides-de-camp, au milieu des tentes des soldats et causant avec quelques sous-officiers. J'étais encore très-peu familiarisé avec les broderies indiquant les différents grades de l'armée française, et bien qu'en passant au galop, j'eusse remarqué ce groupe formé autour d'un vieil officier, je crus que c'était le médecin en chef de l'armée, et je continuai ma course vers le quartier général, me contentant de lui tirer le salut d'inférieur à supérieur. Le général, de son côté, voyant passer à fond de train un officier tout couvert de poussière, s'imagina qu'il y avait quelque anguille sous roche du côté d'Etla, et dépêcha de suite le capitaine Laugereau à ma recherche. Bientôt nous revînmes tous deux de notre méprise, et quand il eut pris connaissance des dépêches que je lui apportais, et qu'il eut été informé du retard mis dans la marche du convoi d'Outrelaine, il se mit à rire aux éclats en apprenant ma gaucherie, et continua son inspection toute paternelle, en me faisant l'honneur de m'inviter à dîner pour le soir même.

Le général de division le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal est un des plus vieux officiers d'Artillerie de l'Europe, et le soir même, il me disait que de tous ses camarades de promotion à l'Ecole Polytechnique, ils n'y en avait plus que cinq vivants : deux généraux de division et trois généraux de brigade. Malgré son âge, sa figure fine et aristocratique est peu ridée ; ses cheveux commencent à peine à grisonner, et l'on sent qu'il y a du fer et de l'acier sous cette petite stature, tenant à la fois de gandin de boulevard et de l'homme brisé à toutes les fatigues de la guerre. Une partie de sa vie s'est passée à être officier d'ordonnance de Louis-Philippe et des princes du sang ; et dans ces fréquents contacts avec la cour il a appris à mettre jusque dans ses rapports avec ses plus infimes subalternes, ce tact et cette délicatesse dont le secret se perd de jour en jour avec les traditions de famille qui s'en vont. Pourtant, malgré sa bravoure personnelle et ses talents de théoricien célèbre, je n'ai

jamais pu m'expliquer le peu de confiance que ses subordonnés mettaient en ses qualités de praticien. Je ne sais si les fréquentes promenades militaires qu'il s'amusait à commander, faisaient un peu rager le troupier, mais dans l'armée on l'accusait de temporiser, et même quelques officiers supérieurs jaloux de son commandement, allèrent jusqu'à prononcer le mot incapacité, lorsque Raoul de Ulluard, jeune et brillant sous-lieutenant de hussards, paya de sa vie sa bravoure chevaleresque, dans une reconnaissance où le général commandait en personne. Quant à moi, il est peut-être encore trop tôt pour porter un jugement impartial, mais puisque j'écris une page de l'histoire contemporaine, le général d'Hurbal, suivant l'opinion de plus d'une célébrité militaire, restera dans l'armée française comme le type parfait du brave, du bon et du savant général.

Parmi les officiers de son Etat-Major se trouvaient MM. les capitaines Bidot, Laugereau, de Roëncé et Magnan, fils du maréchal de ce nom ; M. le comte de Milson, officier stagiaire au titre prussien, et le marquis de Vaudrimez-Davoust, petit fils du grand général d'artillerie. Ces messieurs m'accueillirent avec la plus franche camaraderie, et comme j'avais été forcé de laisser tous mes bagages sur les fourgons du convoi d'Outrelaine, mirent à ma disposition tout leur matériel de campagne, tente, lit de camp et batterie de cuisine.

Nos journées s'employaient à reconnaître les environs de la place où à accompagner le général dans ses excursions qui avaient pour but, l'étude topographique des terrains, où nous devions nous installer, quand s'ouvriraient définitivement les opérations du siège si désiré. Quant à nos soirées, elles étaient des plus pacifiques. Lorsque personne n'était de service de nuit, on organisait un whist, auquel venaient prendre part le général Mangin des zouaves, le colonel Petit des Chasseurs d'Afrique, fils du général de la vieille garde qui reçut les touchants adieux de Fontainebleau, et le commandant de Queen des Hussards. Comme mes fréquentes distractions m'avaient donné la réputation d'exécrable joueur, aussitôt que j'entendais la grosse voix du général Mangin qui criait :

— Allons messieurs ! à moi de faire les cartes !

Je m'esquivais furtivement pour me glisser tout doucement entre mes couvertures de camp, et là, prenant la position la plus paresseuse possible, je me livrais à cette grave occupation que les zouaves appellent *pioncer dans son pieux*, ce qui veut dire en langage chrétien dormir dans son lit.

Le 13 janvier, deux jours après mon arrivée, une estafette accourut de grand matin annoncer au général d'Hurbal, que le maréchal

Bazaine venait le relever du commandement de l'expédition, et qu'il serait très-probable que le soir même, il fût à la Maison Blanche. En effet, à 4 heures, tous les tambours battaient, les clairons sonnaient au champ, et malgré une forte fièvre dont je souffrais depuis quelque temps, je ne pus résister à la tentation d'assister à l'imposant spectacle de la réception d'un maréchal de France par tout son corps d'armée.

Les troupes étaient rangées en haie le long de la route qui menait au quartier-général, et présentaient les armes à mesure que le maréchal, entouré de son Etat-Major et de son escorte, défilait en remerciant de la main les cris de Vive l'Empereur ! poussés sur son passage. Le soleil et la route avaient légèrement bruni cette mâle figure, que je n'avais fait qu'entrevoir, lors de mon séjour à Mexico, mais rien n'y paraissait de toutes les fatigues qu'il avait eu à endurer, pour rejoindre si vite le corps expéditionnaire. On n'y lisait que le plaisir de se revoir au milieu des braves troupes, qu'il avait conduit si souvent au triomphe et à la victoire. Des douze maréchaux de France, le maréchal Bazaine est peut-être, après le duc de Magenta, celui qui s'est rendu le plus populaire parmi les troupes sans distinction de rangs et de galons. Tous l'ont vu à l'œuvre, en Algérie, en Crimée, en Italie et au Mexique, et pas un qui ne soit convaincu de son bonheur impossible et de son imperméabilité aux balles.

La présence du maréchal parmi nous inquiétait vivement l'ennemi, qui s'attendait à quelques coups de main de notre part, et de fortes patrouilles ne cessaient de sillonner les alentours de la ville. Le 15 janvier, nous fûmes mis en émoi par le bruit d'une forte fusillade sur notre gauche, en avant, et le commandant de Ximénès, fut dépêché avec moi pour voir ce dont il s'agissait.

En pratiquant une reconnaissance, le deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique était tombé dans une grosse embuscade ennemie, cachée derrière l'hacienda de la Guillera, et après l'avoir refoulée jusque dans le col de las tres Cruces, l'avait mise en déroute. Il s'emparait en ce moment du village de San Felipe. Ces renseignements nous furent donnés par le commandant le baron de Briand, qui était venu se poster avec un bataillon de la Légion Etrangère, sur la crête de la montagne, pour surveiller les mouvements de l'ennemi, et se préparer à toute éventualité.

Nous continuâmes notre course dans la direction de San Felipe, à travers un fouillis inextricable de broussailles, de lianes et de palmiers nains, à qui nous fîmes l'hommage d'une bonne moitié de nos pantalons, et nous arrivâmes à temps, pour voir l'ennemi déguerpir de sa formidable position, et assister aux derniers coups

de feu. Cette escarmouche leur coûta onze morts dont un colonel, et vingt-huit blessés. De notre côté nous n'eûmes que deux contusionnés, mais en revanche pas un homme dont la capote ne fut trouée par une balle indiscreète.

Le village, dont le bataillon d'Afrique venait de se rendre maître, avait une importance exceptionnelle aux yeux de la garnison ennemie. Il était traversé par l'aqueduc, qui fournissait l'eau à la ville. En détourner le cours, c'était les prendre par la soif, et immédiatement, une compagnie de génie, sous les ordres du capitaine Dombres se mit en œuvre de couper le tunnel en pierre qui la déversait dans Oajaca. Quant aux soldats du bataillon, ils se mirent en frais de créneler et de fortifier le réduit de l'église, en cas d'attaque imprévue de la part des assiégés, ou mieux encore des troupes que nous avons battues le matin même, et que nous avons forcées de chercher refuge dans la montagne en arrière de nous, en leur barrant le chemin de la ville.

Le soir même nous retournions porter au maréchal les dépêches de la journée. Il était à table quand nous arrivâmes à son quartier général, et j'ai encore dans l'oreille l'énergique juron qu'il lança, lorsqu'il eut fini de lire à haute voix la phrase suivante : " L'ennemi que nous avons devant nous a du moins le mérite de persévérer toujours dans le chemin franc et loyal, où il s'est engagé : un enfant vient de me prévenir de ne pas laisser nos troupes boire aux citernes particulières, Porfirio Diaz y ayant fait jeter du poison ! "

Voilà les seules armes que le parti Juariste trouvait efficaces contre nous, car il savait que jamais nous ne le suivrions dans l'infâme sentier de l'hypocrisie et de la haine cachée.

En sortant de la salle à dîner, le colonel Osmont me fit passer dans son cabinet particulier, et là, m'apprit que le lendemain matin je devais retourner à San Félipe, pour y joindre les cadres du deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique, en qualité d'officier stagiaire au titre étranger.

On attache au mot stagiaire dans l'armée française une double signification. Peut être stagiaire tout officier étranger détaché officiellement par son gouvernement pour étudier l'organisation, la discipline ou l'administration de l'armée en campagne. Plusieurs généraux ont ainsi commencé leur célébrité. McClennan fit comme stagiaire au Génie Français, la campagne de Crimée, et le baron de Vandermissen, commandant aujourd'hui la Garde Impériale Belge au Mexique, gagna la croix de la Légion d'Honneur en Algérie. Peuvent encore être stagiaires, mais seulement devant l'ennemi, ceux qui n'étant pas sujets Français, sont recommandés

par un maréchal de France et admis à subir un examen militaire, devant un comité d'officiers supérieurs.¹ Suivant l'heureuse ou la malheureuse issue de cette épreuve, quand ils n'entrent pas à la Légion Etrangère, ils sont internés dans un régiment désigné par le commandant en chef, et y font fonction d'officiers sans troupes pendant la durée de la campagne.

L'influence du marquis de Montholon, m'avait fait classer dans cette dernière catégorie, et je n'eus qu'à me louer de l'heureux hasard qui m'avait placé auprès du commandant d'Ornano, en qualité d'officier d'ordonnance. J'avais déjà eu le plaisir de faire sa connaissance, lors de mon passage à Orizaba, et je savais que sa réputation d'excellent militaire était répandue dans toute la terre chaude.

Agé de quarante-cinq ans, cet officier avait commencé à porter le havresac, avant de mettre la contre-épaulette de commandant. Les vieux grognards qui avaient connu Lamoricière, disaient qu'il avait avec le général une ressemblance frappante, et par la trempe énergique de son caractère — il était Corse d'origine — il savait en imposer toujours à propos, aux rudes troupes qu'il avait sous ses ordres.

Le commandement qui lui était dévolu, était peut-être un des plus difficiles de toute l'armée française. Le premier officier venu ne saurait imposer l'amour de la discipline et de l'obéissance passive, premier point du règlement militaire, à des têtes de pipes comme en contient le deuxième bataillon d'Afrique. Ces bataillons — ils sont quatre — ne sont recrutés que parmi les têtes chaudes des autres corps de l'armée, auxquels une forte contravention à l'ordonnance, un délit ou un larcin ont valu les honneurs d'un

¹ Voici la partie des "Ordonnances du roi sur le service intérieur des troupes d'Infanterie," concernant les "officiers à la suite."

CHAPITRE XII.

OFFICIERS A LA SUITE.

Rang et fonctions.

107.—Les officiers à la suite, au titre étranger, quelle que soit leur ancienneté, prennent rang après les titulaires de leur grade, ceux-ci les commandent toujours à grade égal dans le service intérieur, et dans les services qui se font par fractions constitutives du régiment.

Les officiers à la suite concourent avec les titulaires pour le service de semaine ; ils roulent avec eux selon leur ancienneté, pour les différents tours du service de place, ainsi que pour le commandement des détachements composés d'hommes de diverses compagnies.

Ils sont employés, 1° au remplacement des officiers titulaires de leurs grades absents ; 2° à des fonctions spéciales d'administration ou d'instruction ; 3° au service d'officiers d'ordonnance près des officiers supérieurs.

conseil de guerre. Tant que dure leur punition, elles sont internées aux régiments d'Infanterie Légère d'Afrique, mieux connus sous le nom de Zéphirs. Bien entendu, s'il est un endroit où l'on s'attend à avoir du tabac, ce sont eux, les *joyeux*, comme les appellent les Zouaves, que l'on lance en avant, et toujours lorsqu'ils ne sont pas trop surmenés par l'officier qui les commande, ces braves enfants perdus font plus que le devoir. A preuve, l'héroïque combat de Mazagran, livré en février 1840, ou cent vingt-trois Zéphirs se défendirent pendant une journée contre douze milles Arabes, et finirent par les mettre en déroute.

Sachant se tenir dans un juste milieu de douceur et de sévérité, le commandant d'Ornano était sinon le chéri de ses officiers, avec qui il ne transigeait jamais, du moins l'idole de ses troupes. Le soldat savait parfaitement, que si une fois son devoir accompli, la double ration d'eau-de-vie l'attendait, il n'ignorait pas non plus qu'il s'exposait au silos ou à quelque chose de pis, en contrevenant au service. Alors le commandant n'entendait pas badinage. Un soir, pendant le siège, un soldat trouvant son potage mauvais avait jugé à propos de le faire passer de son écuelle, sur la barbe touffue de son fourrier. Le supérieur goûtant fort peu cet échaudement, alla se plaindre au commandant. J'entendis celui-ci, donner l'ordre d'attacher le farceur à un arbre, placé dans la ligne de projection des bombes de l'ennemi, et le malheureux passa toute une nuit, dans cette position critique, réfléchissant aux inconvénients que peuvent procurer la présence de plusieurs cheveux sur la soupe. Tout le monde savait donc, qu'on ne gagnait rien à ne pas bien faire son métier, et chacun tâchait de mériter son approbation en se conformant strictement aux ordres donnés. ¹

¹ Les officiers suivants faisaient partie du détachement de siège, placés sous les ordres du commandant de notre régiment dans le village de San Felipe de l'Agua. Les noms en italiques sont ceux des officiers qui furent blessés.

Deuxième Bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique. — Commandant : Colonne d'Ornano. — Capitaines : Chopin, Cajard, (adjudant-major), *Algan*, (commandant la compagnie montée), Jouvaviel, Dupont, *Faucher de Saint-Maurice*, détaché à l'Etat-major du Commandant. — Lieutenants : de Chèdeville, officier d'ordonnance du commandant, de Groulard, Dost, commandant la compagnie franche, *Carrère*, compagnie montée, Koll, payeur du bataillon, Pomet. — Sous-lieutenants : de Linnières, à la compagnie montée, Vaucher, Dupoux, *Angers*, à la compagnie franche, Miquel Giudicelli, adjudant. — Chirurgiens : Eychène, Baldi.

Génie. — Le capitaine Dombres.

Artillerie. — Capitaine : Malesherbes. — Lieutenants : Tissier, Daniélou.

Cavalerie. — Bolagnos, commandant, (lanciers indigènes).

Légion Etrangère. — Commandant, le baron de Briand. — Capitaines : Rambert, adjudant-major, Bourkart, Legaut, de Pontécoulant, Sauvestre, Girard, *Dubosq*, *Poncelet*. — Lieutenants : Campion, Cordier, Giovaninelli, Juge, McGoughin de Hane, *Tamisez*, Sandard, Rageot. — Sous-lieutenants : Glacier, Cicaldi, *Blanc*, *Fargéat*, Marton, Farnési, *Eychène*. — Chirurgiens : de Compigny, Rustégo.

Intendance Militaire. — Briguet.

Le jour de mon arrivée au bataillon, fera époque dans mes souvenirs, car peu s'en fallut qu'elle ne fût suivie d'une longue promenade dans l'autre monde. L'ordre du jour consistait à pratiquer une reconnaissance du côté d'Iscolle, petit village situé à quatre kilomètres sur la gauche de San Felipe, mais éloigné de la ville d'une portée de canon seulement. Rendus là, nous devons opérer notre jonction avec la brigade de cavalerie du général de Lascours, pendant que le troisième Zouave sous les ordres du colonel Tourre, devait occuper le village et s'y maintenir. Pendant deux heures, nous suivîmes une *barranca* ou lit de torrent desséché, croyant notre mouvement entièrement ignoré de la ville. Déjà, nous avions réussi à faire notre entrée dans le village, et à nous masser près du portail de l'église, en laissant notre cavalerie et nos tirailleurs escarmoucher avec les avant-postes Juaristes, lorsqu'en débouchant par une allée de cactus, l'état-major du bataillon fut salué par deux obusiers de montagne que l'ennemi avait réussi à masquer parfaitement derrière un bouquet d'arbres, à portée de carabine. J'étais à quelques pas en arrière du commandant, et mon cheval, pur sang Mexicain très-ombrageux, entendant le ronflement de l'obus, qui arrivait sur nous, fit un écart subit et me força de vider les arçons. Ce fut heureux, car le projectile passa en faisant un tapage infernal à la hauteur de ma tête, siffla près de l'oreille de M. de Chédeville, et alla éclater à cinq mètres plus loin, désarticulant l'épaule d'un soldat et brisant le pied d'une malheureuse femme qui lui donnait à boire. En me voyant mordre la poussière, la plupart des officiers crurent que j'avais été frappé en plein front ; aussi poussèrent-ils un joyeux éclat de rire lorsqu'ils ne virent que la fourrure de mon dolman légèrement endommagée. Nous tournâmes bride, et le commandant fit alors avancer la batterie du lieutenant Tissier. Dès les premiers coups, nos mortiers leur démontèrent une pièce, et mirent dix artilleurs hors de combat. Ces messieurs jugèrent alors à propos de rentrer en ville, et nous retournâmes à San Felipe, après nous être emparés de deux espions que je reçus ordre de conduire avec une escorte de lanciers, au quartier général.

Tout y était bien tranquille. Le maréchal ne voulait rien entreprendre de sérieux avant l'arrivée du convoi d'Outrelaine, sur lequel on commençait déjà à avoir des craintes, car par une nuit obscure, Chato Diaz, frère du général juariste avait réussi à se glisser entre nos avant-postes avec mille cavaliers mexicains, et il battait précisément la campagne dans la direction où marchait le colonel.

Le 22, le commandant en chef expédia à M. d'Ornano, l'ordre de

s'emparer de l'hacienda d'Aguiléra, poste ennemi, placé à un kilomètre et demi en avant de San Felipe. La cour de cette hacienda renfermait une citerne, où la garnison de la ville venait puiser de l'eau et faire boire ses chevaux, car la privation s'en faisait tellement ressentir parmi les assiégés, qu'elle était rendue à six sous le verre, dans Oajaca.

Pendant six longues heures, nous nous battîmes contre trois cents hommes, et, l'acharnement avec lequel l'ennemi défendit sa position, prouva toute l'importance qu'il attachait à sa conservation. Cette chaude journée leur coûta cent onze morts. Pour notre part, malgré que nous fussions pris entre les feux croisés de trois forts, nous n'eûmes que deux tués et vingt-sept blessés; dont trois officiers, le capitaine Algan, le lieutenant Carrère et le sous-lieutenant Angers. M. Carrère, à cette occasion, fut créé chevalier de l'ordre de la Guadeloupe et M. Angers décoré de la croix de la Légion d'Honneur. ¹

Malgré nos pertes légères, le maréchal s'en émut et écrivit au commandant une lettre dans laquelle il lui disait que ses ordres avaient été mal interprétés. C'était une surprise de nuit et non une attaque de jour qu'il voulait faire exécuter sur ce point. En recevant cette étrange missive, M. d'Ornano entra dans une colère terrible, et séance tenant, rédigea en réponse, une note qu'il lut à tout le bataillon formé en carré. Elle commençait en ces termes : " M. le Maréchal, la rougeur de la honte m'est montée au front, ainsi qu'à celui de mes officiers, en lisant votre dépêche du 22 courant." Le reste était sur le même diapason, et pendant quelques jours, nous nous attendions à voir notre commandant recevoir une invitation à rentrer en France, ou pour le moins, une mise sous arrêts; mais il n'en fût rien, et cette tempête dans un verre d'eau, s'en alla comme elle était venue.

Le village de San Felipe, où se trouvait notre quartier général, était un des sites les plus charmants et les plus pittoresques que j'aie trouvé dans mes courses sous le tropique. Les riches habitants

¹ Parmi les péripéties de ce combat, il se passa un trait d'héroïsme qui ne saurait être gardé sous silence. Au plus fort de l'action, au moment où les forts ouvrirent leurs feux sur nous, le bataillon fut forcé de rétrograder un instant sous ces masses de mitraille qui l'écrasaient. Une panique se déclara alors sur notre droite, et, un de nos blessés fut abandonné sur le terrain, sans que personne ne le vit.

Au moment où le sergent-major Marginédès restait en arrière, pour rallier son escouade, il aperçut un officier Mexicain qui achevait le malheureux à coup de talon de bottes. L'indignation l'emporta, et sans se soucier du terrible feu de peloton que tenait ouvert sur nous les trois bataillons Juaristes, il marcha droit à ce monstre, l'abattit d'un coup de baïonnette, et chargeant le moribond sur ses épaules, vint reprendre tranquillement sa place de bataille, au milieu des cris de " Vive l'Empereur ! " poussés par les Zéphirs électrisés.

Cet acte de bravoure valut à son auteur, la médaille du mérite militaire.

d'Oajaca y avaient construit leurs élégantes villas de campagne, et nous y étions logés comme de véritables nababs. Pianos, salons éblouissants de dorures, jardins de lauriers-roses, d'orangers, de citronniers en fleurs, rien ne nous manquait pour nous faire regretter vivement les scènes de sang et de carnage, qui se passaient à deux pas de ce petit coin du ciel.

Les soirs où nous n'étions pas de service, nous faisons de longues promenades, sous ces bosquets embaumés pendant que la musique du régiment nous jouait des morceaux de grands maîtres, et bien des regrets, bien des soupirs, bien des élans de cœur vers le passé ou vers l'avenir, furent confiés à ces ramées toutes miroitantes sous les rayons mélancoliques du plus beau clair de lune qu'il soit possible d'imaginer. Mon compagnon ordinaire de causerie était un officier d'artillerie distingué, bas-breton de tête comme de cœur, M. Daniélou. Bien souvent lorsque nous nous rencontrâmes plus tard à Mexico, au retour de la campagne, nous revenions avec plaisir sur ces flâneries poétiques, oubliées sur le sable doré des jardins tout parfumés de San Felipe, et nous regrettions bien souvent, ces belles nuits, qui devaient avoir un peu de cette sérénité planant sur la soirée, où Scudo composa son esquisse romance " le fil de la vierge."

Ces douces flâneries durèrent depuis le 22 jusqu'au 27 janvier, jour de l'arrivée si attendue du convoi du colonel d'Outrelaine. Alors nous reçûmes l'ordre de nous tenir sur le qui-vive, car on devait commencer à tracer la ligne de circonvallation et à ouvrir la tranchée. Cela n'empêcha pas le *statu quo* de durer jusqu'au 1er février. Jusqu'à ce jour, il ne se passa rien d'extraordinaire, si ce n'est une fausse alerte que nous eûmes pendant la nuit du 29 janvier, et le saisissant spectacle d'une partie de la ville incendiée par les troupes de Porfirio Diaz, pour circonscrire leur ligne de défense, et que nous apercevions tout à notre aise, du haut du beffroi de l'église de San Félipe.

Le 1er février, à quatre heures et un quart de l'après-midi, une estafette nous apporta à toute bride, l'ordre de nous porter en avant, dans le but de protéger des soldats du génie, qui devaient travailler à ouvrir une rampe destinée à relier l'hacienda d'Aguillera à un ravin, situé au pied d'un des forts de l'ennemi, le Dominante. C'était là que, nous devons asseoir notre camp, pendant la durée du siège. Tandis que nous opérions ce mouvement, le 3ème zouave devait faire diversion et attirer sur lui l'attention des assiégés, en simulant une fausse attaque sur le Panthéon, vaste édifice situé au Sud de la ville, où l'ennemi avait construit de fortes batteries.

Une demi heure après avoir reçu communication de cette dé-

pêche, nous nous ébranlions en ligne de bataille. Ce spectacle d'une poignée d'hommes, s'exposant à tout moment à être anéantis sous l'ouragan de mitraille que chaque seconde pouvait précipiter du haut des trois forts sous lesquels elle marchait insouciant, tambours battants et drapeau au vent, était bien fait pour donner une idée sublime du courage que sait déployer la France, " lorsque son heure est venue", comme disait dernièrement au sénat, M. Troplong. Cette intrépidité à toute épreuve, étonna même jusqu'à l'ennemi, car plusieurs officiers prisonniers nous l'avouèrent plus tard. Croyant à une mystification, il se tint coi derrière ses mortiers, pendant qu'à la faveur de l'obscurité nous parvenions à nous masser près du tunnel de l'aqueduc, où nous restâmes embusqués l'arme au bras, jusqu'à une heure du matin, prêt à ouvrir un feu de tirailleurs au moindre mouvement hostile. La rampe étant alors achevée sans accident, le commandant fit prendre le pas accéléré à son bataillon, et disparut du côté du ravin où était son poste de combat, me laissant avec une compagnie sous le commandement du capitaine Chopin, pour occuper l'hacienda, la consigne étant de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

D'après l'avis même de Chopin, l'officier le plus flegmatique qu'il soit donné de rencontrer, nous devons avoir du fort tabac pour le lendemain. Le reste de la nuit s'employa à créneler l'hacienda, à creuser autour deux larges fossés, et à élever, sous la poterne, un terre-plein, où nous plaçâmes en batterie les deux obusiers de montagne du lieutenant Tissier.

Jusqu'à dix heures du matin, tout fut d'une tranquillité désespérante; mais au moment où nous déjeunions, le bal commença. Toute la journée, ce ne fut que le cri lugubre: " Gare à la bombe!" poussé par le factionnaire, au milieu des déchirements des morceaux d'obus qui éclataient, le sifflement des boulets en plomb qui allaient couper les arbres du jardin et le ronflement des pots à feu qu'on envoyait sur notre forteresse improvisée, pour essayer de la réduire en cendres. Malgré tout ce brouhaha impossible à décrire, et tous ces débris de fer qui semaient autour d'eux la consternation et le bruit, nous n'eûmes que deux artilleurs légèrement blessés, et en fait de pertes, que la fontaine de la cour, réduite en atômes par une bombe qui vint éclater précisément sur le ventre tout oxydé de son vieux Cupidon. ¹

Cet incident procura à Chopin l'occasion de nous raconter un

¹ L'ennemi manquait de munitions. Pour y suppléer il avait fondu les cloches de tous les villages environnants, et en avait confectionné des obus et des bombes. Ces projectiles en très-beau bronze éclataient mal et donnaient un tir défectueux.

(NOTE DE L'AUTEUR).

léger désagrément qu'il avait éprouvé à l'assaut de Malakoff. Un indiscret éclat d'obus s'était permis de lui pratiquer un ventilateur, au même endroit que le malheureux Cupidon, et comme nous n'avions rien de mieux à faire qu'à se tenir sur l'éveil, nos soldats vinrent faire cercle autour du jovial causeur, et écouter ses récits avec autant d'attention que le permettaient les fréquents déplacements, que nous obligeaient de faire nos terribles visiteurs.

Le capitaine Chopin, aujourd'hui commandant du bataillon d'Afrique, par suite de la promotion de M. d'Ornano au grade de lieutenant-colonel au 5ème. bataillon de la légion étrangère, représentait pour moi le type le plus parfait de l'officier français. Insouciant de caractère, paresseux même à l'occasion, au feu, il était superbe d'audace et d'intrépidité. On aurait dit qu'il y avait deux incarnations cachées sous cette enveloppe osseuse, mais souple et pleine de force et de vigueur. C'était la coqueluche de sa compagnie; pour l'amour de lui, les soldats auraient fait des prodiges de bravoure et d'abnégation, car pas un n'ignorait qu'au besoin, le capitaine se serait fait hacher pour ses enfants, comme il les appelait. Pendant une nuit toute entière, au plus fort du bombardement, il ne voulut pas exposer inutilement le Zéphir qui devait être de faction sur la terrasse. Il prit lui-même sa place, se contentant de se faire apporter sa pipe bien bourrée, et une timbale d'argent remplie d'eau coupée de Jamaïque.

Cinq jours, le bombardement continua sans désespérer sur notre hacienda, en dentelant le toit comme la rosace de la cathédrale de Strasbourg. Quand à nos soldats ils n'eurent à souffrir que des *chiques*, petits insectes du genre des aptères, qui leur pénétraient entre les doigts des pieds et des mains, et leur causaient des douleurs insupportables. On ne parvenait à s'en défaire qu'en les extrayant avec la pointe d'un canif, amusement d'autant plus désagréable, qu'il n'existait qu'un seul de ces instruments dans la compagnie.

Pendant ce temps-là, le Maréchal avait ouvert la tranchée, et les travaux de siège avançaient avec une rapidité inconcevable. Le 4 février, nous commençons à ouvrir le feu de nos mortiers sur la ville; notre tir, ce jour-là, fit sauter une poudrière et incendia un magasin de fourrage. Le 5 nous passâmes la journée à bombarder les forts, et plusieurs de nos projectiles firent embrasure. Une bombe entre autres, de la batterie du Capitaine Comeau, tapa dans une masse de sacs de terre, les dispersant en atômes, et causant une telle panique parmi les artilleurs ennemis, qu'un capitaine fou de terreur, enjamba lestement le parapet du Dominante, et

faisant fi des railleries et des coups de feu de ses hommes, courut se rendre à notre tranchée.

Ce jour-là, je reçus l'ordre d'aller au camp du commandant pour lui communiquer une dépêche et prendre ses dispositions pour le lendemain. Un sergent du bataillon, Rouffia, un fourrier, Maignac, et un maréchal des logis du quatrième régiment d'artillerie, Quesnel m'accompagnaient. Déjà, nous étions parvenus, grâce à la rampe, à une bonne distance de l'hacienda ; lorsqu'un malencontreux obus éclata à peine à un mètre de notre groupe. Un de ses débris alla frapper en ricochet un tronc d'arbre, et revenant sur lui-même broya le dessus de ma botte à l'écuycère, et me blessa au pied gauche, me mettant dans l'impossibilité de faire un pas. Le commandant prévenu en toute hâte, pendant que je me faisais porter à l'ambulance de San Félipé, me dépêcha le chirurgien major du régiment, le docteur Eychène. Après avoir eu toutes les peines du monde à taillader ma botte raidie sur l'enflure de la plaie, il en prononça le peu de gravité, et dressant mon certificat attesté, me recommanda de fréquents pansements et un repos absolu. ¹

I Comme tout ce qui touche à l'économie interne de l'armée française peut renfermer quelque sujet de curiosité pour le lecteur, je lui transcris la teneur de ce certificat d'origine de blessure, qui est à peu près la même pour tous les autres. Il verra combien tout y est relaté soigneusement et avec minutie. Une copie est faite de ce document, et est remise au colonel du régiment qui l'insère aux archives du corps, l'original appartenant de droit à la partie intéressée. Si plus tard de nouvelles copies étaient requises par le ministère de la guerre, l'officier s'il est au régiment, n'a pour se le procurer qu'à remettre son certificat entre les mains de son commandant, ou s'il est à l'étranger entre celles du ministre résident, comme j'ai été obligé de le faire moi-même deux fois ici à M. le Consul Général Gauthier.

DEUXIÈME BATAILLON D'INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE.

CERTIFICAT D'ORIGINE DE BLESSURE.

Nous, soussignés, Quesnel, Victor-François, numéro matricule 182, maréchal des Logis à la première batterie du quatrième régiment d'Artillerie, Maignac, Osmin, sergent fourrier, Rouffia, Eugène, numéro matricule 8725, sergent à la quatrième compagnie du deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique, certifions qu'il est à notre connaissance personnelle, que le 5 février 1865, en se rendant à l'hacienda d'Aguilera, le sieur Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, capitaine faisant stage au deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique a été atteint d'un éclat d'obus.

En foi de quoi, nous lui avons délivré le présent certificat.

Au camp d'Aguilera, ce 6 février 1865.

Premier témoin,
QUESNEL.

Deuxième témoin,
O. MAIGNAC.

Troisième témoin,
E. ROUFFIA.

Nous, soussigné, Médecin-major de première classe au deuxième bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique, certifions avoir visité M. Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, capitaine, et constaté sur le dos du pied, une contusion

Je me conformai à cette ordonnance, passant la nuit du six février à contempler le bombardement de la ville, du haut de la lunette, que Daniélou avait construite pour garder San Félipe d'un coup de main.

Le 8 à trois heures du matin, le commandant me fit prévenir que s'il y avait possibilité pour moi de reprendre mon poste, de ne pas tarder à le faire, l'assaut devant se livrer au coup de canon du jour. Une demi heure après avoir reçu cette communication, j'avais rejoint le bataillon, et, couchée à plat ventre au fond de la tranchée, nous n'attendions plus que le signal pour enlever la formidable forteresse de l'église de Xochimileo, pendant que les quatre bataillons de la légion étrangère, s'emparait des trois forts, le Dominante, la Soledad et le Zaragossa. Une fois ces trois points importants entre nos mains, la ville restait sans défense, et l'ennemi était pris comme dans un traquenard.

Déjà une heure s'était écoulée dans cette position. Le temps s'envolait, ne laissant derrière lui qu'un silence solennel et terrible, pénétrant jusqu'à la moëlle des os, lorsqu'un formidable cri de "Vive l'Empereur!" retentit sur notre droite et un aide-de-camp du maréchal tout couvert de sueur et de poussière, passa en galopant sur le front de notre ligne, nous montrant de la main le drapeau tricolore qui flottait sur le Dominante.

Porfirio Diaz ne s'était pas senti la force de tenir jusqu'au bout, sous nos baïonnettes. A deux heures du matin, il se présentait à un sous-lieutenant de zouaves, M. Lebourre, commandant une de nos grandes gardes, le priant de le conduire au quartier général du maréchal. Là, il s'était rendu sans conditions, remettant entre ses mains, avec les clefs de la ville, le sort de sa population de 40,000 âmes, une garnison de 10,000 soldats, 19,000 fusils et carabines, 53 pièces de canon et la pacification assurée pour quelque temps des vastes départements de Oajaca et de Tehuantepec.

La journée s'employa à caserner les troupes dans Oajacca, à diriger immédiatement les prisonniers sur Puebla, et à prévenir le pillage qui avait déjà commencé sur plusieurs points. Quant à moi, je la passai à visiter la ville, et jamais je ne pourrai peindre

avec déchirure des téguments, qui a été occasionnée par un éclat d'obus, reçue en se rendant à l'hacienda d'Aguilera.

HIPP. HUCHENNE, D. M.

Le sous-Intendant militaire,
MAUGEAN.

Vu
Le chef de bataillon commandant,
E. COLONNA D'ORNANO.

(Sceau de l'Intendant militaire.)

les scènes de désolation qu'il m'a été donné d'entrevoir pendant les quelques heures, que dura ma promenade. Partout dans les rues ce n'était que ruines, décombres à moitié brûlés, barricades, crénaux, fossés, uniformes épars çà et là, fourreaux de baïonnettes, bidons défoncés et défroques abandonnées. Pas un cri, pas une figure quelconque n'était là, pour rompre le silence de mort régnant sur la cité désolée ; et c'était quelque chose de si poignant à voir, que je ne me sentis pas le courage d'aller jusqu'aux bout, et je tournai bride au pied d'une barricade, dessous le terre-plein de laquelle sortait une jambe de cadavre à moitié putréfiée.

En prenant le chemin qui conduisait au fort, je passai à côté d'un groupe de zouaves qui venaient de tuer à coups de baïonnette un de nos déserteurs trouvé déguisé en femme au fond d'une armoire. Ce malheureux appartenait aux chasseurs d'Afrique, et n'était pas le seul qui se fût laissé prendre aux trompeuses promesses de l'ennemi. Une dizaine nous avaient quittés pendant la durée du siège. Tous avaient été faits officiers et placés sous les ordres d'un ex-sergent-major du 1er zouave, qui avait trahi son drapeau, le lendemain du jour où il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur. Nous ne pûmes mettre la main dessus car ils s'esquivèrent à temps. Mais plus tard la plupart finirent par être passés par les armes. ¹

A mesure que les chemins souterrains, les mines, les couvents fortifiés, les batteries sur les toits des maisons et les immenses moyens de défense que Porfirio Diaz avait accumulés se déroulaient sous mes yeux, il me paraissait impossible qu'il n'eût pas attendu notre assaut. Pour arriver aux forts, il fallait traverser une ligne serrée de mines, de fougasses chargées de bombes, de pierres et de projectiles, dont l'explosion devait être produite à l'aide de fils conducteurs aboutissants au Dominante. Jamais nous n'aurions pu franchir cette funèbre palissade sans y laisser au

¹ Un des grands moyens employé par les Juaristes pour semer la trahison dans nos rangs, c'était de jeter sur les routes que nous parcourions, les discours que MM. Thiers, Jules Favre, Guérault et Berryer avaient prononcés au Sénat, contre l'Intervention Française au Mexique.

J'ai moi-même, en ma possession, un de ces exemplaires en langue espagnole, sorti des presses de la *Victoria*, journal Juariste publié à Oajaca, qui fut trouvé par le capitaine Cajard du bataillon, tout maculé de sang et roulé dans la plaie béante du crâne défoncé d'une de nos sentinelles avancées, assassinée par ces braves au milieu de la nuit ! L'éloquence et le génie sont des dons sublimes, devant lesquels toute âme bien née doit se courber, mais lorsqu'ils tournent leur prestige et leur puissance contre une chose sainte et sacrée—le drapeau de la patrie—ils deviennent des armes de sicaires et d'assassins.

Plus d'un pauvre malheureux a été condamné à mort et fusillé — là-bas — qui bien certainement ne nous avait pas fait tout le mal que nous a attiré ces morceaux choisis de rhétorique. (NOTE DE L'AUTEUR.)

moins la moitié de notre monde, et bien qu'il y eût des mécontents que cette reddition inattendue avaient forcés, pour le moment, de dire adieu à un nouveau galon ou à une décoration quelconque, à tout prendre, il était fort heureux que nous fussions parvenus à éviter la douloureuse effusion de sang que cela nous aurait coûté.¹

Le lendemain matin, à neuf heures, les joyeuses fanfares de nos trompettes et de nos clairons, annonçaient à la cathédrale de Oajaca, que ses vieux murs étaient de nouveau rouverts au culte, et un *Te Deum* solennel, accompagné d'une salve de cent un coups de canon, disait au vents de la vallée, que le doigt de Dieu sous le nom de la France, était passé par là, signant une nouvelle page de sa rayonnante histoire. Au sortir de la messe, le maréchal Bazaine adressa aux troupes, rangées en bataille sur la place, son ordre du jour.

« Nul doute, y disait-il, que nous eussions triomphé des nombreux obstacles qu'un ennemi rusé avait amoncelés sur nos pas. Nul doute, que notre drapeau eût flotté triomphant sur ces ramparts formidables. Mais cette victoire n'aurait été remportée qu'au prix du sang d'un grand nombre de braves officiers, sous-officiers et soldats qui m'entourent maintenant. Je préfère leur dire à tous, qu'ils ont fait leur devoir; qu'ils se sont conduits en dignes fils de la France, et que notre empereur comme celui qui guide le Mexique vers ses nouvelles destinées, n'oubliera pas ceux qui sont venus de si loin, par amour du devoir et de l'ordre. Officiers, sous-officiers et soldats, tout en donnant une parole de regret au nombre de victimes trop grand encore, que la guerre a fauchées dans cette expédition, au nom de l'histoire et de l'empereur, je vous répète à tous, que vous avez bien mérité de la France reconnaissante.»

Ces nobles paroles furent accueillies avec enthousiasme par le corps d'armée, et curieusement écoutées par quelques craintifs habitants, rentrés en ville à leurs risques et périls, malgré une terrible proclamation répandue dans tous les districts avoisinants, par Chato Diaz, assurant que les Français étaient des cannibales

² J'ai compté cinquante-deux cloches de couvents métamorphosées en machines infernales. Elles n'aboutissaient pas toutes au même conducteur, et pour tenter la bonne foi de nos soldats, on avait caché le fatal fil sous terre, ne laissant exposée à la vue qu'une pièce d'argent, qui y était soudée et semblait perdue là. Trois malheureux soldats de la Légion Etrangère se laissèrent prendre à ce cruel stratagème, et payèrent leur cupidité, de la vie.

MM. Vadon et Colin, officiers de Zouaves, l'échappèrent belle aussi; car le premier ayant eu besoin d'une corde pour sa tente, s'avisait de couper celle qui mettait en jeu la batterie galvanique du dépôt de poudre. Par un hazard providentiel, l'explosion n'eût pas lieu. (NOTE DE L'AUTEUR).

et des antropophages, venus au Mexique pour se livrer plus librement à leur passion pour les ragoûts d'enfants. (sic.)

Quelques officiers profitèrent du moment de répit que leur laissait le service peu pénible de garnison, pour s'adjoindre à une colonne scientifique, organisée sous la surveillance du colonel d'Outrelaine, dans le but d'explorer les ruines célèbres de l'ancienne Mitla, située à vingt-cinq lieues de la ville. Malheureusement, bien que désigné pour en faire partie, je ne pus quitter, un contre ordre me chargeant de la surveillance d'un dépôt d'armes et de munitions. Des nombreuses curiosités que renferment les environs de Oajaca, je ne vis que le fameux arbre de Santa Maria del Tule, mieux connu dans le monde savant, sous le nom d'arbre de Humbolt. Il a trente-huit verges de circonférence, et il fallut vingt chasseurs d'Afrique de notre escorte pour entourer son tronc de leurs bras étendus.

Pendant les douze jours que je restai dans Oajaca, l'ordre se rétablissait avec une rapidité inconcevable, et au bout d'une semaine, à voir les élégantes créoles se promener sur les places publiques, un étranger n'aurait jamais pu dire que cette ville venait de subir un siège de deux mois et demi, et dix jours de bombardement. Les barricades et les ouvrages de fortifications avaient disparu, comme par enchantement; il n'y avait guère que les traces d'incendie pour attester le règne éphémère de l'anarchie et de la révolution. Les habitants étaient tout-à-fait revenus de leur puérile terreur, sur notre compte. On ne s'étonnait plus de nous voir déjeunant et dinant comme le reste des mortels, et on trouvait aux zouaves une tournure de chrétien un peu leste et dégagée, il est vrai, mais on les savait bons enfants. au fond, car déjà plus d'une patrouille les avait surpris, fraternisant brusquement le verre en mains, avec l'ennemi de la veille. La paix revenait au pas gymnastique, et le 19 février, nous reçûmes l'ordre de nous acheminer de nouveau sur Puebla, en laissant derrière nous comme garnison, trois bataillons de la légion étrangère, sous les ordres du lieutenant-colonel Cartere

Avant notre départ, le commandant, le Baron de Briand, nous donna un diner d'adieu. ¹ Par un singulier hasard, mon voisin de

¹ Dans la journée du 4 mars 1866, le baron de Briand parti avec cent hommes pour faire une reconnaissance autour du petit village de Parras, état du Nouveau-Léon, tomba au milieu d'une embuscade de trois cents hommes, et fut massacré sans pitié par un ennemi qui ne connaissant pas même l'honneur de nom, ne saurait respecter le courage malheureux. Cet officier supérieur, que j'ai connu intimement,

table était M. de Montagnac de Chauvances, payeur en chef de notre corps d'armée, et frère de l'ancien commandant de la station navale française de Terre-neuve, venu il y a quelques années à Québec, où je l'avais rencontré dans nos salons canadiens. Le dessert nous surprit encore en Canada, et il ne tarissait pas en éloges sur l'hospitalité, l'esprit religieux et les mœurs toutes françaises de mes compatriotes. Lorsqu'en se levant, il porta un toast à mon pays, cet avant-garde de la France en Amérique, comme il l'appela, je ne répondis que quelques mots à ce témoignage sympathique donné à ma nationalité. Mon émotion prouva mieux que mes paroles, à toutes ces rudes figures de soldats, combien le souvenir de la mère-patrie nous était encore cher.

Le 20 février à quatre heures du matin, nous nous remettions en route par le chemin d'Acatlan, escortant plus de deux cents fourgons du train, et tout notre matériel de siège, augmenté de celui que nous avions pris à Porfirio Diaz. En passant sur la grande place encore toute endormie de Oajaca, j'aperçus une petite lumière à la fenêtre d'un de mes amis les plus dévoués, le lieutenant Joseph Eugène Cordier des grenadiers de la légion étrangère. Je ne sùs résister au plaisir d'aller lui serrer la main, et j'étais bien loin de soupçonner que ce serait là, le dernier quart d'heure de causerie que nous devions passer ensemble. ¹

Atteint d'une maladie du foie, mon pauvre ami se sentait défaillir, et lors de son retour à Puebla s'endormit pour toujours, deux heures après avoir reçu son brevet si mérité de capitaine, loin de ses amis, sans même pouvoir confier ses dernières paroles aux Autrichiens, entourant son lit de mort, et qui ne comprenaient pas le langage du moribond. En quittant le Mexique, je

laisse derrière lui plusieurs manuscrits précieux sur la tactique et l'histoire militaire, qui seront probablement publiés un jour.

Un officier Mexicain fait prisonnier à ce massacre, et qui réussit à s'échapper écrivait au *Constitutionnel*, une correspondance dont voici le résumé :

" Personne ne saurait décrire l'affreuse misère dans laquelle sont tenus les soixante-trois malheureux que les Juaristes ont fait prisonniers au combat de Santa Isabel. A peine leur donne-t-on une misérable nourriture, leurs uniformes sont plus que des haillons, ils vont pieds nus, et sont menés à coups de crosse de fusil, comme un vil troupeau. Tout cela ne les a pas empêchés de tenir leur destinée en leurs mains.

" Un jour, un général Mexicain les fit former en ligne de bataille, et là, il leur annonça que s'ils voulaient prendre du service dans la République, ils seraient nourris, habillés et soldés libéralement. Sinon, qu'ils seraient fusillés dans les vingt-quatre heures. Tous refusèrent d'une seule voix, et ce courage héroïque fit une telle impression sur Cortina, qu'il donna l'ordre de les épargner."—F. DE ST. M.

¹ Je conserve précieusement une pipe en caoutchouc que me donna M. Cordier le matin même de mon départ d'Oajaca. Peut-être un jour viendrai-je confier aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, l'histoire de ce modeste souvenir.

suis allé voir la modeste croix qui indique la place où repose ce cœur si franc, si pieux et si loyal, entre un caporal de lanciers français et un sous-lieutenant de Ulans Serbes. Là, sur cette tombe déserte et solitaire, je me suis demandé si le dévouement et l'abnégation ne menait qu'à l'abandon et à l'oubli des hommes ici-bas. A genoux sur cette fosse perdue, j'ai eu presque la pensée de Châteaubriand, et avec lui je me suis convaincu une fois de plus " qu'ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible! Homme, tu n'est qu'un songe rapide, qu'un rêve douloureux. Tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme, et l'éternelle mélancolie de ta pensée."

Jusqu'au 22 février, il ne se passa rien d'important, mais nous mîmes quatre jours à faire franchir à nos fourgons les pentes escarpées de Las Minas. Par un miraculeux hasard, nous ne perdîmes que onze mulets et deux voitures dans ces horribles précipices. Les étapes de Huiglio, de Nochistlan, San Juanito, Yanhuatlan, Tutla, Tamasulapa, Huajapam, Chila, Pedlacingo, Acatlan, le Bouquéron, Santa Inés et Tepeji furent franchies successivement sans encombre. Bien que Chato Diaz fût dans ces parages et y commit des barbaries atroces, il n'osait pas nous attaquer, et notre marche se continua sans que nous eûmes d'autre poudre à brûler, que sur les lièvres et les faisans de la route. Ils foisonnaient par milliers, et mes camarades de popote, le capitaine Dubosq et le lieutenant Tamisey en faisaient journellement un massacre suffisant pour approvisionner non seulement notre table mais encore celle de tous nos sous-officiers.¹

Les églises de la plupart des villages que nous traversions, offraient de jolies sculptures en bois et quelques tableaux de grands maîtres. A Tepeji, j'ai vu une petite vierge de Murillo dont le curé avait percé la main pour y glisser une rose, et dans le sanctuaire de Tlascalap, un Saint-Jérôme de l'école espagnole, sur les épaules du quel un capucin amateur d'habits plus chauds, avait jeté un affreux barbouillage, sensé représentant une soutane.

Dans les environs de Nochistlan, je fis acquisition pour la minime somme de quatre piastres, d'un magnifique Saint-Thomas, signé par le célèbre peintre espagnol, José Ribeira, mieux connu sous le nom de l'*Espagnolet*. Plus tard j'en fis cadeau au directeur de la télégraphie mexicaine, M. Keefler, qui m'assura que ce tableau ne serait pas dépareillé dans une collection d'Europe. Ce don parut

¹ Les Mexicains ne mangent pas le lièvre; aussi, partout où pousse le palmier nain, ce gibier pullule. (NOTE DE L'AUTEUR).

ne plaire que très-médiocrement à M. Witmer, vieux réître du moyen-âge tombé, je ne sais trop comment parmi les Zéphirs, et qui me servait de domestique. En effet chaque matin en se livrant à la grave occupation de brosser ma tunique, il ne pouvait plus me rappeler que ce brave saint avait voyagé sur ses épaules l'espace de cent huit lieues. Cela lui avait permis de compter toujours, en compagnie des *zouzous* du génie de la Martinique, parmi les trainards de l'arrière-garde, à tel point qu'en apercevant au loin, sa silhouette barbue et poussiéreuse, les soldats de la colonne avaient l'habitude de dire :

— Voilà le Saint-Thomas du p'tit capitaine qui arrive, personne ne manque à l'appel.

Le 14 mars, nous arrivions sans encombre à Amozoc, village à deux lieues de Puebla. Là, l'ordre de traverser la ville sans nous y arrêter nous attendait, car on craignait un conflit entre nos troupes et la garnison autrichienne. Six jours plus tard nous faisons notre entrée triomphale dans les rues de Mexico, au bruit des fanfares de la musique de la Garde Impériale Belge, venue à notre rencontre, et au milieu des acclamations de la foule nous saluant des cris de : " Vive Maximilien ! Vive Napoléon ! Vive le maréchal Bazaine."

A quatre heures de l'après-midi, notre glorieuse campagne se terminait joyeusement autour d'immenses tables dressées aux frais de l'empereur du Mexique, sous les ombrages du Parc de Chapultepec. Tous les officiers disponibles du corps expéditionnaire assistaient à ce banquet monstre, et entre le choc de deux verres, j'entendis un officier d'artillerie, le capitaine de Kermarec, qui avait entrepris une discussion sur l'axiome du maréchal de Saxe : " Pour faire la guerre, il faut : 1^o de l'argent ; 2^o Je l'argent ; 3^o de l'argent ;" dire à son voisin que le prix d'une de nos bombes, le voyage aller et retour compris, revenait à quatre cents vingt-cinq francs pour la campagne.

Ceci prouve une fois de plus que la menace et la vantardise n'atteignent jamais la France, et qu'une fois décidée à marcher à son heure, rien ne sait plus l'arrêter.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

(A continuer.)

ENTRETIEN SUR NAPLES.

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

XII

FERDINAND II.—M. GLADSTONE.—LORD PALMERSTON.

A—Vous nous avez parlé de quelques unes des institutions de Naples, et vous nous avez dit aussi, au commencement de cet entretien, quelques paroles qui semblent montrer en vous des admirateurs du Roi Ferdinand II et de l'ancien régime du royaume des Deux-Siciles. Ceci me paraît être opposé à l'opinion commune sur ce gouvernement, et la facilité avec laquelle la révolution l'a renversé ne prouve pas en sa faveur. Vous devez connaître, d'ailleurs, les accusations dont la police, les prisons, le système pénal et politique de Naples ont été l'objet de la part de M. Gladstone et de Lord Palmerston, dans le parlement anglais. J'aimerais à entendre les observations que vous auriez à présenter à ce sujet.

G.—Notre voyage a précédé de plusieurs années la révolution napolitaine. A l'époque où nous l'avons fait, rien n'annonçait l'insurrection ; un calme parfait régnait partout. Je ne prétends nullement me faire en tout le panégyriste du gouvernement de Ferdinand II. Je ne l'ai pas assez étudié pour cela, mais je sais qu'on peut répondre de la manière la plus facile aux accusations que vous rappelez.

La révolution napolitaine, ainsi que cela a déjà été dit dans cet entretien, est due à l'action des sociétés secrètes, ennemies jurées de toute autorité quelle qu'elle soit, et aux intrigues d'une puissance étrangère, dont partout les agents et l'or attaquent les insti-

tutions religieuses et politiques qui ne sont pas en harmonie avec les siennes. L'énergie héroïque de la réaction et le départ précipité de Victor Emmanuel de la ville de Naples, malgré les ovations soudoyées, n'indiquent pas que la révolution soit accomplie chez le peuple napolitain. Les accusations de M. Gladstone ont été démenties de la manière la plus explicite. Je ne ferai que des observations bien rapides sur quelques uns des reproches faits à Ferdinand II.

On l'a accusé d'avoir défendu l'exportation des grains en 1854 et on a qualifié cette mesure de politique à vues rétrécies et d'injustice pour le peuple.

Une disette s'était fait sentir à Naples en 1853; la prohibition de l'exportation des grains était une mesure nécessaire. Quoique l'année suivante, la récolte eut été plus abondante, il y avait cependant des précautions à prendre pour ne pas exposer le pays aux effets d'un autre manque de moisson. L'expédition de Crimée demandait de grands approvisionnements; si l'exportation eut été libre, les grains eussent bientôt disparu du royaume. Ferdinand II redoutait ce résultat; il comprenait que la politique de ses adversaires était que ses états fussent affamés, afin que la révolution trouvât dans la disette un grief qui la favorisât. Il a pourvu avec sagesse aux besoins de son peuple. D'ailleurs ce n'est pas aux partisans du libre échange à faire entendre aujourd'hui une voix contre les mesures prohibitives de Ferdinand II. Une grande nation commence à ouvrir les yeux sur ce système d'économie politique; les appréhensions que ses conséquences lui donnent doivent lui faire apprécier la prudence des gouvernements qui ne l'ont pas embrassé avec un engouement irréfléchi en lui-même et fatal dans ses effets.

On a incriminé beaucoup la police napolitaine. Je crois que les honnêtes gens n'ont aucune raison de s'en plaindre. Mais qui pourrait lui faire un reproche d'avoir été défiante, à une époque où les menaces d'une insurrection s'exprimaient partout? Ferdinand avait vu le soulèvement de 1848; il voulait en prévenir le retour. Est-ce qu'immédiatement après la lutte de 1837, il n'y eut pas dans notre pays un système de délation, de perquisition, de détention arbitraire? Je n'ose blâmer un gouvernement qui cherche à pourvoir à sa sûreté; mais je connais plusieurs honorables citoyens, qui incarcérés sans aucune démarche déloyale de leur part, seraient peut-être plus sévères que moi dans l'appréciation des actes de l'autorité d'alors. Veut-on un autre exemple de la jalouse défiance des gouvernements? Que l'on songe à la sévérité et à l'esprit d'inquisition de la police impériale en France, qui va

jusqu'à faire entourer de ses agents les palais de certains évêques, parce qu'ils se sont montrés les fermes défenseurs du pouvoir pontifical ?

Quel cri d'indignation n'a-t-on pas poussé, lorsqu'on a dit qu'en plein dix-neuvième siècle il existait à Naples un tribunal condamnant à la bastonnade les délinquants politiques ! Voici maintenant la vérité à ce sujet.—Il y a plus d'un demi-siècle, il y avait une école de *Lazzaroni*, à Naples, qui s'exerçait à l'art de lancer des pierres ; ils étaient arrivés à une telle précision, qu'à de grandes distances ils pouvaient frapper un homme de mort : des rencontres meurtrières avaient eu lieu entre des *lazzaroni* habitués à cet exercice. Après avoir essayé tout autre moyen de répression, la police menaça du bâton ceux qui continueraient à enseigner l'art de lancer les pierres. Peut-être la menace a-t-elle été mise à exécution dans le temps ; mais on a jamais employé la bastonnade pour un délit politique ? L'assertion contraire est tout simplement un mensonge. Qu'on me permette encore une récrimination—cette accusation ne devrait pas venir d'un pays où la peine si humiliante du fouet est décernée contre ceux qui portent les armes pour la défense de la patrie, contre les soldats délinquants.

Et les tortures infligées aux accusés politiques, ce grand thème des incriminations de M. Gladstone ! Eh bien ! ce sont des fables qu'on a fait adopter à la crédulité de l'honorable gentleman : il s'est, au reste, du moins en grande partie, rétracté lui-même à ce sujet.

Le *Times* a dit sous l'impression, plutôt feinte que réelle, de ces prétendues tortures : "Heureuses les Deux-Siciles, le jour où elles seront délivrées d'un régime qui rappelle les jours infâmes de Néron et de Dioclétien !" Mais voici que presque au même moment, il a été forcé de parler de tortures réelles et du caractère le plus atroce. Un rapport officiel venait de faire connaître que par l'autorité légale, les tortures corporelles étaient employées dans la présidence de Madras, non comme répression de crime, mais comme moyen de percevoir les impôts. Le *Times* sentit la honte, et il avoua que c'était une profonde humiliation pour sa nation.—Voilà les accusateurs du gouvernement napolitain.

Les prisons de Naples, ont été, aussi, dénoncées à l'indignation publique comme étant des lieux de supplices affreux, non-seulement pour les condamnés, mais aussi pour les accusés.—Il se peut que la propreté n'y soit pas aussi bien entretenue qu'en Angleterre ; cela tient aux caractères des pays méridionaux ; mais à tout autre égard, toute accusation serait mal fondée d'après les rapports les plus dignes de foi, entre autres celui de M. Gerfbeer, au gouver-

nement français. Il dit en termes formels : Les prétendues tortures auxquelles on a souvent dit que les détenus étaient soumis dans les prisons de l'Italie n'existent pas : les précautions prises par l'autorité les rendent impossibles. Les diverses administrations de l'Italie, ajoute-t-il, conciliant l'économie avec la charité, ont parfaitement saisi le point précis où cessent les droits de l'humanité et où commencent ceux de la justice.—Et, il y a d'ailleurs, à Naples, dans ces prisons, une attention pour la moralité qu'on est loin de trouver dans les pays d'où partent les accusations portées contre elles.

La moralité en général !—Oh ! si je voulais en parler—quel contraste je pourrais établir entre le peuple napolitain et d'autres peuples à la haine desquels il est en lutte. Je dirai seulement que l'infanticide, le suicide, si connus ailleurs, sont des attentats dont les annales criminelles de Naples n'offrent pas d'exemple et que ce n'est pas dans ce royaume que l'on trouve un marché où l'on vend des enfants et encore moins cet épouvantable crime de meurtre d'enfants pour recevoir une somme d'argent de la part des sociétés de sépulture, *burial clubs*, crime si fréquent qu'il a été présenté un projet de loi pour en arrêter le développement, et qu'à ce sujet le *Times* a été obligé de dire : Les plus hideux scandales des temps barbares sont surpassés par ceux d'une certaine civilisation.

Il a été question des hôpitaux et hospices de Naples. Bien entendu il s'agissait de ceux de l'ancien régime, tels que nous les avons visités et non tels qu'ils sont aujourd'hui sous le gouvernement du roi galant-homme. Vous avez lu, sans doute, sur les journaux, il y a à peine deux mois, ce trait qui exprime si bien le résultat du changement de régime. Victor Emmanuel étant allé visiter le grand hospice des pauvres dont nous avons parlé, les orphelins renfermés dans cet asile lui ont exposé qu'on les laissait manquer de tout et mourir de faim, et relevant le vêtement qu'on leur avait donné pour la circonstance, ils montrèrent la vermine dont ils étaient remplis. Une requête fut présentée au roi, par un certain nombre d'entre eux pour demander un soulagement à leur misère. Quelques jours après, des délégués de la police vinrent saisir ceux qui avaient osé réclamer les droits sacrés de l'humanité, les chassèrent de l'asile en les jetant sur le pavé des rues et défendant aux autres d'avoir aucune relation avec eux.

C—Les accusations de M. Gladstone me rappellent celles que vient d'articuler Lord Palmerston contre la réaction napolitaine et contre le gouvernement du Pape.. Il a oublié qu'il était le ministre d'une Reine qui compte parmi ses sujets, tant dans les Iles Britanniques que dans les Colonies, au moins un tiers de

catholiques, dont la loyauté à leur gouvernement, le respectueux dévouement à l'égard de leur Souveraine, et la gloire qu'ils se font de porter le noble titre de sujets britanniques, ne le cèdent en rien à ceux qui professent une autre croyance. Et il s'est permis de les outrager en ce qu'ils ont de plus cher en parlant des prétendues cruautés commises, a-t-il dit, en termes exprès, par ceux qui ont été envoyés de Rome, sous la sanction du chef de la religion catholique, atrocités, ajoute-t-il, qui doivent détourner tout homme de bonne foi de se faire l'avocat d'une cause aussi abominablement souillée. Il a dit encore que le pouvoir spirituel s'évanouissait sous l'influence de la diffusion des lumières et que quand Rome ne sera plus au pouvoir du Pape, elle fera des progrès dans les arts, les sciences, et dans les améliorations de toutes sortes.

Voilà ce que le noble Lord nous dit crûment à nous catholiques. Je ne veux pas lui répondre en démontrant la thèse irréfutablement établie que toute civilisation émane du siège apostolique : je veux seulement faire une observation sur une prophétie par laquelle il a terminé cette incroyable invective contre le chef de deux cent millions de catholiques. Il a dit que l'heure où le pouvoir du Pape cesserait, allait bientôt sonner, et il en a appelé à une postérité toute prochaine pour la confirmation de ses paroles.

Eh bien ! moi j'en appellerai non à l'avenir, mais au passé pour savoir si l'illustre homme d'Etat a reçu le don de prophétie. Lord Palmerston est incomparablement plus vieux qu'on ne pense¹ ; il existe depuis plusieurs siècles. Toujours le même sous divers noms, il a passé par la métempsycose jusqu'au personnage sous lequel il se montre aujourd'hui.

Du temps de Néron, il assistait aux supplices des chrétiens brûlés tout vifs, et après le crucifiement de Saint-Pierre, il disait : C'en est fait de cette secte : son chef n'est plus : elle va tomber.

Au commencement du quatrième siècle, après les persécutions de Dioclétien et de Galérius, il faisait élever ces fameuses colonnes sur lesquelles on proclamait la gloire de ces Empereurs, parce qu'ils avaient détruit pour toujours la superstition chrétienne. Il se nommait alors, je crois, Hiérocès.

Au moyen âge, se faisant appeler Arnaud de Bresse, il chassait de Rome le Vicaire du Christ et disait : Le pouvoir du Pape est fini ; la glorieuse république romaine est à jamais rétablie.

Un peu plus tard, c'était lui sous le nom de Pierre des Vignes disait à Frédéric II : Il faut en finir avec cette papauté, ennemie du pouvoir impérial ; allez à Rome, montrez-vous et sans coup

¹ Cet entretien a eu lieu plusieurs années avant la mort de Lord Palmerston.

férir, vous ferez fuir le Pape ; vous serez alors le véritable empereur romain.

Au seizième siècle, ne l'entendez-vous pas marchant à côté de Luther, s'écrier : " Le Pape est mille fois pire que le Grand Turc. C'est un âne, qui entretient les autres dans sa propre ignorance, mais il ne saurait subsister longtemps ; la Papauté est toute décrépite, elle se meurt, nous irons à son enterrement."

Ce n'est pas la première fois que Lord Palmerston est premier ministre en Angleterre ; il l'a déjà été sous le nom de Thomas Cromwell et vous savez quel peu de cas il faisait alors de la Papauté et les espérances qu'il entretenait de sa ruine prochaine.

Ne le voyez-vous pas reparaitre à côté du Général Berthier en 1798, alors que celui-ci, acheminant Pie VI vers l'exil décrétait la déchéance de la Papauté. Je l'entends s'écrier : " C'en est fait du Pape ; vive la république romaine !"

Et bien ! que dites-vous maintenant de votre Prophète ? Vous riez ? Je crois pourtant qu'un jour sa prédication se vérifiera. Oui, la Papauté cessera de régner à Rome..... Mais à la fin du monde. Le noble Lord doit vivre encore longtemps. Peut-être devenu ministre de cet homme puissant qui doit faire la dernière guerre à l'Eglise, il prédira encore une fois la ruine prochaine de l'autorité pontificale. Il ne la verra pas néanmoins s'accomplir ; il aura succombé avant la Papauté, mais celle-ci ne tardera pas à disparaître de la terre, qui sera détruite au dernier jour.

Au reste, le parlement britannique a entendu un autre prophète dont le nom pour l'éloquence et le génie ne sera pas éclipsé par celui de Lord Palmerston, quoique ses prédictions soient tout à fait opposées à celles que nous avons entendues de la bouche de celui-ci. Ecoutons les paroles de Macaulay : on croit y saisir un accent d'inspiration, tout étranger qu'il fut à la croyance catholique : " Nous ne voyons encore aucun signe qui indique que le terme de la longue domination de la Papauté approche. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent maintenant dans le monde et rien ne nous assure qu'elle ne soit destinée à voir la fin de tous. Elle était grande et respectée avant que le Saxon n'eut mis le pied sur le sol de la Bretagne, avant que le Franc n'eut passé le Rhin, lorsque l'éloquence grecque florissait encore adorée dans le temple de la Mecque. Et elle pourra subsister encore dans toute sa vigueur, lorsque quelque voyageur, venu de la Nouvelle-Zélande, aura pris possession d'une vaste solitude, sur une arche brisée du pont de Londres pour y esquisser les ruines de Saint Paul."

G.— De Rome, retournons à Naples. Je voudrais qu'il fut en-

tendu que la justification de Ferdinand II relativement à certains actes qu'on lui a reprochés, n'entraînât pas, pour ma part du moins, la conséquence que la monarchie absolue soit le plus parfait des gouvernements. Vivant, pour répéter une parole fameuse (amère dérision en Italie, mais heureuse réalité en Canada), vivant dans un état libre où l'Église est libre, je ne voudrais pas changer la liberté civile et politique dont je jouis, pour la soumission à un gouvernement arbitraire qui pourrait être un puissant protecteur de ma foi et de mes droits, mais qui pourrait aussi en devenir un redoutable oppresseur.¹ Toutefois, en bénissant le régime sous lequel je vis, et en le regardant en thèse générale comme celui qui met un peuple le plus à l'abri de ces deux grands fléaux : la tyrannie et la révolution, je conçois les inconvénients qu'il peut avoir ; j'y entends élever bien souvent les reproches de corruption et j'y vois des intrigues où la moralité ne trouve pas toujours son compte. D'ailleurs, je ne suis pas prêt à soutenir qu'il doive être adopté par tous les pays. Après tout, le meilleur gouvernement de fait est celui qui s'adapte au caractère d'un peuple, tel que l'ont formé sa race originelle, le cours de son existence nationale, le climat sous lequel il vit, et bien d'autres causes encore. Le régime parlementaire qui convient à la grave et persévérante Albion est-il convenable à la mobilité passionnée de l'effervescence Italienne ? Ce que nous voyons aujourd'hui permettrait d'en douter. M. Gladstone a dit lui-même. "Quand je considère l'histoire des innovations napolitaines de 1848 et de la réaction qui les a suivies, il n'est impossible de douter que le Roi eut rencontré de grandes difficultés à mettre en œuvre la machine du gouvernement constitutionnel. Les circonstances ont démontré la nécessité d'une volonté résolue et d'une main vigoureuse pour imprimer une direction."

C.—A propos de gouvernement, encore un mot de Rome ; car, pour la question politique, cette ville et Naples sont associées dans un grand nombre d'esprits. Elles ne doivent nullement l'être, toutefois. Une constitution, dite libérale, dût-elle ou pût-elle s'établir à Naples, il n'en serait pas ainsi à l'égard de Rome. Capitale du monde chrétien, elle doit avoir un gouvernement d'un caractère tout spécial : le Chef de l'Église doit être souverain dans toute la force du terme, autrement il ne pourrait exercer librement son pouvoir spirituel. Voilà une vérité qui n'est plus contestée par aucun esprit sérieux. Eh ! bien, en admettant que les

¹ L'auteur tient à faire observer que ceci était dit en 1862, à la distribution des prix au séminaire de St. Hyacinthe.

Romains fussent privés d'une certaine liberté politique, cet inconvénient, subi par un petit peuple, balancerait-il l'immense danger qu'aurait à craindre la liberté des institutions qui régissent la société catholique ? Si l'autorité spirituelle n'est pas libre nulle part, l'autorité temporelle la dominera partout. Or, suivant le mot célèbre de M. Odilon Barrot, à l'assemblée nationale de 1849, il faut que ces deux pouvoirs soient unis à Rome, afin qu'ils soient séparés ailleurs, et que le despotisme politique ne soumette pas la conscience elle-même.

D'ailleurs, si l'on admet l'institution divine de la Papauté et que l'autorité temporelle, sans être un dogme de foi, soit, dans l'ordre providentiel, le moyen pour le chef de l'Église d'exercer librement son action spirituelle, peut-on croire qu'un peuple soumis à un pouvoir établi de Dieu soit, par la nature même de ce pouvoir mal administré. Le ciel a dû vouloir que ceux qu'il chargeait de le gouverner, le fissent à son avantage et à sa prospérité. Le pouvoir en qui se trouve la justice, la vertu au plus haut degré ne saurait être oppresseur des droits de l'humanité. Et l'histoire étudiée avec bonne foi, montre le fait confirmant en tout temps ce principe. Le pouvoir en question peut sans doute commettre certaines fautes d'administration, car comme gouvernement politique, il n'a pas la promesse de l'infaillibilité, mais je répète qu'il n'est pas de soi, comme le disent si souvent les ennemis de l'Église, tyrannique et incompatible avec la vraie liberté et la prospérité du peuple qui lui est soumis. Les accusations portées contre le gouvernement romain sont, cela a été victorieusement établi, complètement fausses, ou ne tombent que sur certains points d'une importance bien mineure, et à l'égard desquels une réforme, si toutefois elle est à faire, s'accomplirait sans difficulté dès lors que la sécurité serait acquise aux États Pontificaux. Ainsi le Pape doit être souverain indépendant à Rome pour le bien commun de la société catholique et le gouvernement du Vicaire du Christ ne saurait être par lui-même oppresseur et injuste ; voilà pour moi deux vérités qui doivent être évidentes à tout esprit catholique, et qu'en principe et en fait, je suis prêt à soutenir contre toute l'armée des sophistes et de menteurs de Victor-Emmanuel et de Garibaldi.

C.—Nous devons avouer que lorsque nous étions à Naples, nous ne nous occupions guère de toutes ces questions. La politique n'attirait nullement notre attention. Nous n'avons été que peu de jours en cette ville, et l'expérience nous a appris qu'il n'y a rien de plus téméraire que l'appréciation d'un peuple à la première vue. Nous savons ce qu'il nous a fallu réformer de nos jugements

portés à la hâte après un séjour prolongé à Paris et à Rome. Et d'ailleurs quand on est pour peu de temps à Naples, peut-on penser à s'occuper d'observations profondes, d'études, de recherches ? A t'on trop de moments pour voir, pour jouir, pour se laisser aller à ce charme dont cette situation magique enivre ? Il faut monter et remonter sur ces collines, parcourir ces promenades enchantées, aller rêver sur les bords de cette mer, et passer là des heures entières à se repaître de merveilles qui semblent toujours nouvelles.

On ne parcourt pas Naples avec la *Politique* d'Aristote, la *République* de Platon, l'*Esprit des Lois* de Montesquieu ; les livres qu'on tient dans sa main, ce sont ceux des poètes. Avec Virgile, on visite les lieux qu'il a chantés, le Lac Averno, la grotte de la Sybille, les champs Elyséens. Après dix-huit siècles, on retrouve les noms qu'a immortalisés, dans ses chants mélodieux, le Cygne de l'Ausonie. C'est le Cap Misène qui garde un nom éternel.

“ Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo
“ Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen.”

C'est à quelque distance de Naples, Gaète, si célèbre autrefois, si célèbre aujourd'hui par la retraite de Pie IX et la défense de François II.

“ Tu quoque littoribus nostris Eneia nutrix,
“ Æternam moriens famam, Caieta dedisti.”

On aime à éprouver à Naples les impressions qu'y ressentait l'auteur des *Georgiques*, se livrant à l'étude dans un repos que le poète appelle ignoble, mais qui devait être si glorieux.

“ Illo Virgilium me tempore dulcis alebat,
“ Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.”

Qui ne se rappelle l'autre mot : *Tenet nunc Parthenope*. Le tombeau du grand poète est sur cette colline d'un aspect si riant, par la riche verdure et les maisons de plaisance dont elle est couverte, je veux dire le Pausilippe. On traverse cette hauteur pour aller au Golfe de Baies par un chemin de fer souterrain de neuf cents pas de longueur. C'est au-dessus de l'entrée de ce chemin qu'est ce qu'on appelle le tombeau de Virgile. Depuis longtemps le laurier planté au-dessus par Pétrasque n'existe plus ; mais un chêne vert y étend ses rameaux, et l'on pourrait dire à l'ombre du poète :

.....Tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

Du Pausilippe, tombeau de Virgile, j'aimais à porter mes regards

vers le rivage opposé où s'élève Sorrente, le berceau du Tasse. Quels rayons de splendeur jaillissent sur Naples de l'auréole qui couronne ces deux grands poètes !

D.—Il est un autre poète avec qui, si je puis parler ainsi, j'ai été encore plus en relation à Naples. Cette ville ne l'a pas vu naître, il n'a fait qu'y passer. Mais il a jeté sur ses beautés un regard dont il a dépeint l'impression avec une magie de style que n'a point connue le poète né à Sorrente, ni même celui dont Parthénope a gardé les restes. Je veux parler de cet immortel écrivain dont cette autre grande gloire littéraire de notre siècle, Lacordaire, a dit : " Dieu lui a donné pour charmer les hommes " la lyre d'Orphée et celle de David. Dans aucune autre âme le " monde ne s'est exprimé avec plus d'éclat, et la religion avec tant " de charme."

Les grandes scènes de la nature et les lieux célèbres par l'éclat des sites, des monuments ou des souvenirs, qu'il a parcourus, ont trouvé dans ses descriptions une expression digne de leur beauté et qui en fait refléter la splendeur dans les imaginations qu'ont frappées les tableaux de sa plume, tout à la fois, si poétique et si exacte. Qui, comme lui, a décrit la perspective de la nature sur la mer et redit les rêveries qu'inspirent la pâle lueur de l'astre des nuits, les profondeurs mystérieuses des forêts, et les fleuves coulant solitaires au milieu de rives inconnues ? Qui a fait entendre un aussi sublime chant de désolation sur la triste Jérusalem, sur cette terre sacrée travaillée par les miracles, et sur ce désert qui n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel ? Qui a pu passer à Sparte sans entendre ce cri de Léonidas qu'il élève sur ces ruines ? Qui, à Rome, n'a rêvé avec lui dans le Colisée en face du palmier solitaire du Palatin, ou n'est monté en sa compagnie sur les sept collines pour y admirer les lignes de cet horizon romain, le plus grandiose du monde ? Qui, à Tivoli, ne s'est empressé d'aller dans cette chapelle de la Vierge où il a élevé vers Dieu une prière qui charme tant les hommes ?

Eh bien ! on ne peut aller à Naples sans y retrouver le grand poète ou, si vous voulez, le grand peintre. Le tableau qu'on a sous les yeux, l'imagination l'avait déjà gravée en elle-même. On avait vu dans le 5ème livre des Martyrs, le soleil se levant sur le Vésuve, l'azur de la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, le passage de Naples sortant de la nuit avec tous ses enchantements.

Quelle description ravissante des aspects de la belle cité et de ses environs ! Quels souvenirs de l'antiquité payenne et chrétienne le grand écrivain y a rappelés ! A côté des plaisirs de la cour des Césars, dans ces climats dangereux à la vertu par leur extrême

volupté, viennent se montrer par un contraste sublime les souffrances des chrétiens plongés, pour la foi, dans des cachots, ou le triomphe des martyres montant glorieux dans les rayons du soleil éternel. Quel poète a jamais fait se succéder pour les mêmes personnages deux scènes si différentes en elles-mêmes, mais d'une égale beauté de style, d'une égale perfection, que celle des égarements d'Eudore, d'Augustin et de Jérôme goûtant, sans pouvoir trouver le repos du cœur, toutes les jouissances de l'opulence et de la volupté aux rives enchantées de Naples, et celle de l'entretien avec le solitaire du Vésuve, redisant les grandeurs et les traits de la religion et préparant dans trois jeunes voluptueux un martyr et deux des plus grands docteurs de l'Eglise.

Vous vous rappelez, messieurs, avec quel charme nous avons lu et relu aux bords de la mer de Naples cette admirable lettre d'Augustin à Eudore dans *Les Martyrs* :

“ Je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas ! mon ami, telle est la vie ; elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues ! Par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables ; on rencontre l'ami avec qui on voudrait passer ses jours au moment où le sort va le fixer loin de nous ; on découvre le cœur que l'on cherchait, la veille du jour où ce cœur va cesser de battre. Mille choses, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie ; puis vient cette séparation de la mort, qui renverse tous nos projets. Vous souvenez-vous de ce que nous disions un jour, en regardant le golfe de Naples ? Nous comparions là vie à un port de mer, où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les langages et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent ; les uns versent des larmes en revoyant des amis ; les autres, en se quittant, se disent un éternel adieu : car une fois sorti du port de la vie, on n'y rentre plus. Supportons donc, sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés.”

Puisqu'il a été question de Chateaubriand à propos de ce qu'il a écrit sur Naples, monsieur me permettra une digression qui vient tout naturellement et qui, peut-être, ne lui sera pas désagréable à entendre. ¹

¹ Tout ce que je mets dans le récit de cet interlocuteur, est la reproduction exacte de l'entrevue que j'ai eu l'honneur d'avoir moi-même avec l'auteur du *Génie du Christianisme*. Mgr. de Montréal, qui avait cherché en vain de le voir à Paris, l'année précédente, m'avait chargé de lui offrir ses hommages. Il me

A mon retour à Paris, j'ai eu la bonne fortune d'être introduit auprès de l'illustre écrivain. Quelque chose de cette émotion que l'on éprouve en arrivant à un lieu fameux se retrouve dans le cœur, au moment où l'on va voir un de ces hommes dont le nom doit briller dans les siècles comme une gloire de l'humanité ; surtout quand cet homme est un écrivain dont les ouvrages ont enchanté notre âme dès notre adolescence et dont les sentiments sont devenus les nôtres. "Admirable puissance du poète," a dit Chateaubriand lui-même, "de reproduire son âme dans les autres, et de faire battre des millions de cœurs, pendant le cours des âges, des émotions du sien."

C'était avec un vif saisissement de respect, d'admiration, et j'ajouterais d'affection, que je me trouvai en présence de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Chateaubriand me parut d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. Je fus frappé de l'expression intelligente, douloureuse et bienveillante de sa physionomie. On sentait encore la jeunesse de l'âme sur cette figure où avaient passé les impressions de soixante-quinze années ; l'œil surtout avait conservé quelque chose du regard rêveur de René ; il pouvait exercer encore une certaine fascination. L'ameublement

fut facile de me faire présenter à l'illustre écrivain. Je lui répétai la parole que j'avais entendu dire à Monseigneur Bourget à son retour d'Europe : "Je connaissais le génie de M. Chateaubriand par ses magnifiques ouvrages ; mais l'hospice de Marie-Thérèse qu'il a fondé pour les prêtres infirmes m'a aussi fait connaître son cœur."—C'est l'œuvre de ma femme, et non la mienne, me répondit-il. Il me parut très-sensible à cette expression des sentiments de Mgr. de Montréal que je lui présentais. Dans cette première entrevue, je ne pus demeurer que quelques minutes avec le grand écrivain : des visiteurs plus importants que moi venaient le saluer dans ce moment même. Quand je le quittai, M. de Chateaubriand voulut bien me dire : "Vous allez à Rome, Monsieur l'Abbé, vous êtes bienheureux de pouvoir aller dans cette ville qui m'est si chère : vous verrez le Pape ; je l'ai connu intimement dans mon dernier séjour à Rome. Veuillez lui rappeler mon souvenir et lui offrir l'hommage de ma plus profonde vénération." On pense bien que je m'acquittai de l'honorable commission devant le Souverain-Pontife Grégoire XVI. Le Pape en prit occasion d'exprimer son admiration pour M. de Chateaubriand. Il loua beaucoup surtout son *Génie du Christianisme*, et il parla avec un accent ému de son chapitre sur les *Missions Chrétiennes*. *Bello ! bello !* répétait-il avec un geste expressif. Il me dit qu'il aimait beaucoup M. de Chateaubriand, et il ajouta en riant que ses lettres n'étaient pas comme ses paroles : celles-ci coulaient avec abondance et rapidité comme un fleuve ; mais ses lettres écrites avec une grosse écriture et en lignes peu serrées ne disaient presque rien. Le Pape me chargea d'aller à mon retour à Paris saluer pour lui M. de Chateaubriand. Celui-ci fut extrêmement sensible à ce que je lui dis de la part de Sa Sainteté, et parut très-flatté de l'admiration que j'avais entendu exprimer au Pape à son égard. Pour moi je le remerciai lui-même vivement de l'insigne honneur qu'il m'avait fait en me fournissant l'occasion d'avoir été l'organe des sentiments réciproques du chef de l'Eglise et de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Le reste de l'entretien fut exactement tel que le rapporte l'interlocuteur que je fais parler. On reconnaîtra dans ce que M. de Chateaubriand me dit de Rome et de Naples quelques idées déjà énoncées dans ses œuvres ; mais il ne m'en a pas été moins agréable de les entendre exprimer de sa bouche même.

de son salon était très-simple. On sait qu'il a dit lui-même qu'il *goûtait de la pauvreté*. Je remarquai la statue d'Atala sur sa cheminée, et celle de Louis XVIII dans une partie du salon. M. de Chateaubriand écrivait alors une page de ses *Mémoires* d'outre-tombe que transcrivait son secrétaire placé à côté de lui.

Après les formules de l'introduction nous parlâmes de Rome.

— Je voudrais, me dit-il, jouir encore du bonheur que vous venez de goûter. Rome m'appelle toujours; il y a un attrait magique dans la ville éternelle; mon plus grand regret est de ne pouvoir mourir à Rome; là on trouve son lit tout fait, les tombeaux sont creusés; on n'a qu'à s'y coucher. Que de choses dans Rome pour l'esprit et le cœur de tout homme qui pense et qui sent, au souvenir de l'antiquité et à l'aspect des monuments de l'art! Et le chrétien! Ah! Rome, c'est sa patrie — il doit désirer y vivre; il est là chez lui; et il doit surtout lui être doux d'y mourir, pour dormir avec les saints dans les catacombes sous l'œil du Père commun des fidèles.

Il m'interrogea lui-même sur mon voyage en Italie. En lui parlant de Naples, je lui ai exprimé l'émotion et l'admiration que m'avait causées sa lettre d'Augustin à Eudore, lue sur les bords de la mer. Il me remercia avec un sourire plein de charmes. Je sentais que j'avais touché en lui une corde sensible. Puis il me dit :

— J'aurais aimé à revoir encore ces lieux si beaux et si riches en souvenirs. Mais il est temps que je dépose le bâton et le manteau du voyageur, du moins pour les plages terrestres. Je vois qu'il me faut entreprendre bientôt un voyage au-delà des limites de notre globe; il me faut songer aux apprêts.

Il me parla ensuite du Canada, me demanda divers renseignements;

— Le Canada, dit-il, ne peut m'être indifférent, c'est encore une France.

— Nous regrettons vivement, lui dis-je, que le Bas-Canada n'ait pas eu votre visite; notre beau pays, ses admirables sites, la situation ravissante de Québec eussent eu, décrits par votre plume, une renommée immortelle, comme les forêts et les fleuves des Etats-Unis, et la cataracte de Niagara. Notre Saint-Laurent est jaloux de la gloire que vous avez donnée au Meschacébé; il se prétend bien plus beau.

— Tout est bien changé, me dit-il, dans le Canada; des villes sont à la place des forêts.

— Il a toujours cette riche nature qui vous aurait inspiré.

Comme il me paraissait souffrant, je lui exprimai ma condo-

léance sur l'état de sa santé.—Oui, dit-il, je souffre sans cesse beaucoup; j'ai peine à me tenir sur mes jambes. Je vais aller aux eaux des Pyrénées:—Je n'irai pas de moi-même; car, dit-il en riant, je ne sais si j'y trouverai de bonnes jambes. Je crois qu'il n'y en a pas là... Mais, ma femme et mes amis me pressent de faire ce voyage—il faut bien céder.

Je me levai en le saluant et en lui exprimant avec émotion qu'un des souvenirs les plus précieux de ma vie serait celui du bonheur de l'avoir vu, et de l'honneur de m'être entretenu avec le plus grand écrivain de mon siècle. Il me remercia en termes très flatteurs, et il me pria d'offrir ses hommages à l'Evêque de Montréal qui lui avait fait présenter l'expression de ses sentiments à son égard. Et il ajouta: Veuillez dire à Sa Grandeur, aux membres de votre clergé, et à ceux qui dans votre pays songeraient à moi que le souvenir que je leur demande, le témoignage d'intérêt qui me plairait le plus, ce seraient leurs prières.

Il voulut me reconduire à la porte; je le priai de ne pas se donner cette peine. Je veux avoir le plaisir, me dit-il gracieusement, de faire malgré mes mauvaises jambes quelques pas avec vous et de vous dire encore quelques mots. Puis, s'appuyant sur les chaises et sur les meubles, il me conduisit jusqu'à la porte de sa chambre en me disant: Je vous remercie beaucoup de l'intérêt que vous m'avez témoigné et de la visite que vous m'avez faite. Je le remerciai à mon tour de la condescendance qu'il avait eue de m'accorder une entrevue si honorable pour moi et du bonheur qu'il me donnait de rapporter dans ma patrie l'expression de sa sympathie pour le Canada; et les saluts et demandes de prières dont il m'avait chargé.—Puis, je jetai un dernier regard sur l'écrivain dont le génie a été inspiré pour ramener un siècle perverti à l'admiration du Christianisme, et sur l'homme que je pouvais appeler le plus illustre de mes contemporains.

D.—M. de Chateaubriand a dit que c'était sur les lieux mêmes qu'il faisait la description des aspects qu'ils présentaient, et écrivait les impressions qu'il en recevait. On voit en effet en lisant le cinquième livre des *Martyrs* que ces pages, les plus belles peut-être que l'on doit à sa plume, ont été écrites à cette magique *Villa Reale*, dont nous avons dit quelques mots. C'est une longue promenade sur le bord de la mer ornée de belles plantations. Quelles jouissances nous y avons goûtées nous-mêmes la veille de notre départ! Tout y était réuni dans ce moment pour nous charmer. La place si magnifique par elle-même, la côte si gracieuse du Pausilippe, les collines qui dominent la ville, une partie de Naples s'élevant en amphithéâtre, le Vésuve fumant, la côte adjacente

avec ses villes et ses villages, le golfe de Castellamare, au fond du tableau, l'île de Caprée, la mer s'étendant au loin et venant battre auprès de cette place enchantée et couverte d'arbres et de fleurs, des pêcheurs tirant des filets, de la famille peut-être de Masaniello ; une foule de frères embarcations aux voiles blanches et aux pavillons à mille couleurs se laissant emporter et balloter sur les vagues ; de gros navires cinglant au loin à pleines voiles ; des vaisseaux à vapeur laissant une longue trainée de fumée sur les flots ; tout à côté de moi, le tombeau de Virgile, de l'autre côté en face, le berceau du Tasse, les souvenirs les plus riants et les plus tragiques ; là où j'étais les plaisirs des anciens, les voluptés chantées par les poètes ; maintenant encore le rendez-vous des promenades modernes, et tout vis-à-vis le bouleversement d'Herculanum et de Pompéi ; et à ce spectacle, à ces souvenirs, joignez une inexprimable harmonie apportée à l'oreille et au cœur, le bruit lointain des clameurs de la grande cité, le chant si gai des pêcheurs napolitains s'accompagnant de la mandoline dans leurs barques légères, le bruit mélancolique des rames sillonnant des flots éloignés, le murmure des ondes qui venaient se briser à mes pieds, enfin tous ces sons indicibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, tout cela formant comme la respiration mélodieuse de cette nature enchantée... Oh ! à ce charme des yeux et des oreilles, je ne puis dire ce qui se passait en moi : un sentiment inconnu de bonheur se révélait à mon âme... je ne pouvais concevoir comment l'antiquité avait fait de cette ravissante scène de la nature un théâtre de voluptés sensuelles ! Oh ! ce lieu, ce doit être un temple où se chante un hymne d'amour et d'admiration au créateur de ces merveilles. Tout ce qui est beau doit exalter, purifier l'âme, et l'élaner vers Dieu... Et je sentis alors pourquoi l'auteur des *Martyrs* avait dit : " En extase devant ce tableau, sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance et qu'avec un plaisir indicible, je m'élevais vers le firmament comme un pur esprit."

B.—Il y a à l'égard de Naples, un proverbe populaire qui étonne au premier abord, mais dont le sens est profondément vrai. *Veder Napoli e poi morire*. Voir Naples et puis mourir. Qui de nous ne s'est écrié en certaines circonstances : obtenir ce bonheur et mourir ! Il nous semble qu'en arrivant à la possession d'un objet vivement désiré, nous recevions une trop grande part de félicité. Nous tremblons de perdre ce que nous avons tant rêvé. Nous sentons que nous usurpons, pour ainsi dire, le bonheur d'une

autre vie. Quoiqu'il en soit, nous avons vu Naples, la plus belle scène de la nature : là nous avons posé le terme de notre course lointaine : il nous fallut partir. Le départ d'un lieu fameux, l'adieu à ce qu'on n'espère plus revoir a toujours de la tristesse : mais à Naples notre départ eut aussi son enchantement. Des enfants vinrent sur notre vaisseau prêt à partir, ils y jouèrent de la musique et y firent entendre quelques uns des beaux chants du pays.

Enfin, nous partons. Tous les passagers étaient là sur le pont, les yeux attachés sur les merveilles de la baie, que le soleil couchant couvrait des plus magiques lueurs. Nous étions immobiles, nous parlions à peine : les beautés nouvelles, qu'à chaque instant nous admirions en traversant le golfe, occupaient toute notre attention. Comme le regard se prolongeait le plus possible sur chacun de ces sites qui disparaissaient à nos yeux ! Adieu, Naples, adieu, Vésuve, dont la fumée s'élançait dans les airs ; adieu, charmantes villes que baignent ces flots ; nous passons devant le Pausilippe ; Baïes et son golfe se déroulent à nos regards : nous touchons au cap Misène : nous passons entre la côte et la charmante île d'Ischia, derrière laquelle s'élève la pittoresque Procida : devant nous est toute cette terre des Elysées, chantée par Virgile. Adieu, le plus beau pays du monde : adieu, ciel si pur de l'Italie, adieu, région du soleil et de la chaleur ; je retourne aux contrées où règnent les nuages et les frimas.

E.—Oui, chaque fois qu'en quittant un lieu remarquable par la magnificence de sa situation, par les souvenirs qu'il rappelle, par les monuments de l'art qu'on y admire, on jette sur ce lieu un dernier regard et qu'on dit : Adieu, jamais je ne te reverrai !—il y a toujours alors de la tristesse dans l'âme, et quelquefois des larmes dans les yeux.—Aussi, quelle peine j'ai éprouvée quand il m'a fallu quitter la ville éternelle. Je sentais se resserrer de plus en plus les liens qui m'attachaient à la grande et sainte cité. A Rome on est dans une atmosphère où l'âme se sent épurée, agrandie ; on ne vit que de nobles idées, de sublimes émotions. Tous les jours mon intelligence, mon cœur, mes sens trouvaient à Rome de nouveaux attraits. Le charme de sa situation, les graves pensées que ses ruines font naître, la jouissance que donnent à l'âme les merveilles de l'art qu'on y admire en tout genre ; les émotions religieuses que produisent ses sanctuaires, ses cloîtres, ses solennités ; ses magnifiques institutions de bienfaisance, et l'accueil cordial qu'on y reçoit, tout cela enchaîne, fixe dans cette cité. On voudrait y prolonger son séjour, que dis-je, on voudrait y vivre, y mourir. On se prend à regretter que la nécessité, des

liens étroits, des devoirs à remplir, obligent à vivre loin de cette terre de grands souvenirs, d'étonnantes merveilles. C'est ce que nombre d'étrangers ont éprouvé à Rome. Aussi, c'est avec une grande tristesse qu'on voit arriver le moment où il faut partir. On s'arrache avec peine de ce sol fameux. Oh ! ce fut un jour amer pour moi, que la veille du départ. J'allai voir pour la dernière fois tant de lieux, tant de monuments qui m'avaient charmés. Chaque pierre, chaque ruine semblait me dire : Regarde-moi bien pour savoir comment je suis faite, pour emporter et conserver longtemps l'impression que je te donne. Qu'il m'en coûtait surtout de quitter Saint-Pierre ! Je saluai avec amour la sublime basilique, je descendis avec lenteur ses vingt-et-un degrés ; arrivé à l'extrémité de la place, je m'arrêtai pour la contempler encore une fois. Et enfin, faisant un effort pour en arracher mes regards, je m'écriai tout ému : Adieu, adieu, chef-d'œuvre de l'art, monument triomphal de la religion Le lendemain, au lever du soleil, je quittais la ville éternelle. En roulant sur la voie appienne, au milieu des ruines et des tombeaux, je détournais souvent la tête pour porter mes regards vers ce qui pouvait encore m'apparaître de la cité, ruine du monde que je quittais pour toujours.

B.—Et moi aussi, je quittai Rome avec un serrement de cœur ; mais je n'ai pas désiré y fixer mes jours. C'est qu'une autre patrie était toujours présente à mes souvenirs. Elle attirait mon cœur par un instinct secret, et j'entendais sans cesse sa douce voix me répétant : reviens, reviens au sol que tes premiers pas ont foulé. O terre du Canada, en proie aux rigueurs d'un climat glacial, les frimas de l'hiver te couvrent six mois de l'année, la douce verdure qui sourit sans cesse à la belle Italie n'étend ses charmes sur ton sol que pendant quelques jours rapides ! Les fleurs ne t'envoient qu'un parfum fugitif, et puis la gloire n'a pas encore fait briller sur toi ces rayons dont elle illumine les pays fameux que j'ai visités. Et cependant dans des climats plus favorisés, sous le beau ciel de l'Ausonie, dans ces cités où tant de pompe, tant de grandeur, tant de souvenirs attachent l'imagination et le cœur, dans la ville des Césars et des Pontifes, dans la ville éternelle, à Rome, pour tout dire en un mot, oui, à Rome même, le souvenir de ma terre natale était toujours présent à mon âme. La vie ne m'était pas agréable loin de la terre où fut mon berceau, loin des nuages sous lesquels coule mon printemps. Les voix bruyantes des siècles dont les clameurs semblaient s'élever avec tant de force en ce jour, ne m'empêchaient pas d'entendre les voix lointaines de tout ce qui m'était cher là-bas, par de là les hautes montagnes, par delà les terres étendues, par delà l'immense océan.

Au milieu des ruines gigantesques du Colysée, les humbles édifices de mon village demeuraient tout entiers dans mon imagination. En vain Rome m'étalait ses charmes, en vain cet aimant secret que possède la reine des cités attirait mon cœur, je me disais : Je retournerai à la terre de la patrie, j'irai avec joie souffrir à son air glacial. Je quitterai ces lieux où le pied ne peut fouler le sol sans remuer une poussière brillante, où chaque pierre a un nom qui depuis vingt à trente siècles retentit à la mémoire des hommes et j'irai mêler mon obscurité personnelle à celle de mon pays, qui, jeune encore, n'a pas fait de bruit qui ait son écho parmi le monde.

Mais après tout, ce pays n'a-t-il pas sa beauté propre que l'étranger lui aussi pourrait admirer ! En est-il beaucoup parmi ceux que nous avons parcourus qui l'emportent sur le nôtre, pour la variété des sites, tour à tour si gracieux, si pittoresques, si majestueux dans le Canada ? Ah ! sur les bords de ces fleuves de l'Europe, qui dans un lit étroit, ne traînent que des eaux limoneuses, combien de fois j'ai regretté le cours limpide, les belles ondes de ces rivières, qui traversent en tous sens notre patrie, formant çà et là de jolies cascades, ou de sublimes cataractes. Et où avez-vous vu quelque chose ressemblant à ce roi des fleuves, qui, fier de rouler dans son cours les eaux de cinq lacs, ou plutôt de cinq mers, étend d'abord majestueusement ses ondes entre des rives ornées de grandes villes ou de beaux villages, et plus loin n'a pour bords que de hautes montagnes aux flancs escarpés et aux formes pittoresques ?

Et la patrie pour nous n'a-t-elle de charmes que dans ses beautés naturelles ? Oh ! lorsqu'on passe au milieu des peuples chez lesquels le sens moral a été affaibli dans plusieurs classes de la société, on se prend alors à regretter la simplicité et l'honnêteté des mœurs de son pays. Les étrangers mêmes les admirent et les vantent. J'en ai reçu un témoignage dans une occasion que je ne pourrai jamais oublier. Nous quittions Naples ; nous traversions la baie la plus belle de l'univers ; nous avions sous les yeux ces rivages enchantés, bordés de villes fameuses ; nous contemplons le Vésuve dont la fumée s'élevait dans les airs ; nos regards étaient ravis de cette terre, de cette mer, de ce ciel chantés par les poètes. Quand cette espèce d'extase, où nous plongeait ce tableau magique, fut passée, la conversation s'engagea entre les nombreux passagers du vaisseau, sur le caractère du peuple que nous venions de quitter ; et elle amena par comparaison, divers jugements sur les mœurs des principales nations européennes, sous le rapport de l'hospitalité surtout. " J'ai vu bien des peuples, dit un gentilhomme Anglais, chez qui tout annonçait une position élevée dans la société, j'ai vu bien des peuples, mais dans mes longs voyages en plusieurs parties

du monde, je n'ai trouvé nulle part une hospitalité aussi cordiale, aussi bienveillante, des mœurs aussi simples, aussi honnêtes que chez le peuple du Bas-Canada." A ces mots, je sentis mon cœur canadien battre d'un noble orgueil, et il me semblait que ces lieux que nos regards contemplaient, si fameux, par la puissance, les exploits et le génie, enviaient la belle et pure gloire que ce témoignage venait de donner à mon humble patrie.

Eh bien ! Messieurs, il m'était doux de retourner dans un pays où j'allais retrouver ce peuple dont au loin on vante les belles qualités. Oh ! quand la terre de la patrie frappa mes regards au retour, je la saluai avec une vive émotion de bonheur. Avec quel amour mon pied toucha ce sol chéri ! Qu'ils sont doux au voyageur les aspects de ces lieux qui dès le berceau frappèrent ses regards, qui furent les témoins des joies naïves de son enfance, des émotions et des espérances de sa jeunesse ! Comme elle parle au cœur la terre qu'habitent ceux que l'on aime, la terre qui recouvre les restes de parents et d'amis dont le souvenir est toujours vivant au fond de l'âme.

En revoyant les beautés de nos rivières, les charmes de nos campagnes, en me retrouvant avec tout ce qui avait excité mon affection, je remerciai la Providence de ce qu'elle avait fixé mon séjour terrestre sur le sol du Canada. Souvent, sans doute, le souvenir de ce que j'ai vu au delà des mers vient charmer mon imagination, mais je ne m'en trouve pas moins heureux de vivre sur cette terre chérie. Et nul autre désir ne s'allume en moi que celui de contribuer selon mes forces à ce qui peut faire son bonheur. Oh ! que luttant contre des vices étrangers, elle conserve toujours cette franchise, cette simplicité, cette honnêteté de mœurs qui font son bonheur et sa félicité, et que l'éducation, s'y développant de jour en jour, lui prépare cet éclat des lettres et des arts dont, elle aussi, elle est appelée à briller, afin que la renommée publie son nom partout où elle va répandant la gloire :

J. S. RAYMOND, Ptre.

FIN.

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Le projet de confédération adopté à la conférence de Québec n'attend plus, pour passer définitivement dans l'ordre des faits accomplis, que les communes anglaises votent la garantie de l'emprunt projeté par les provinces intéressées pour la construction d'une ligne de chemin de fer intercolonial. Cette garantie sera facilement accordée.

Du moment que l'union politique des provinces est adoptée en principe par le parlement anglais, il est naturel qu'il prenne les moyens de créer ou compléter les liens matériels entre ces diverses colonies. Qui veut la fin veut les moyens.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent le texte du nouvel acte constitutionnel : tous les journaux l'ont publié. Ils savent également que la grande et importante question des écoles est réglée par cette loi de façon à rendre en principe justice aux réclamations si raisonnables des deux minorités religieuses du Bas et du Haut-Canada.

* * *

Ce règlement ne s'est pas fait sans soulever de légitimes appréhensions dans l'esprit de beaucoup de personnes. Mais si on se rappelle que c'est la première fois, depuis trois quarts de siècle de luttes, que les droits de l'élément catholique et français de ce pays sont reconnus dans un acte constitutionnel, on n'en ressentira pas moins une immense joie.

Quand on réfléchit au chemin qu'a dû faire ce grand principe de "droits égaux et justice égale" avant que de devenir article organique d'un nouveau régime politique ; quand on songe aux souvenirs qu'il a terrassés, aux méfiances qu'il a vaincues, aux haines qu'il a écartées, aux intérêts qu'il a diminués, on n'est pas surpris de le voir suivi de certaines dispositions pleines de soupçons injurieux et de précautions malveillantes.

Il en coûte souvent aux majorités de reconnaître les droits du petit nombre ; mais ces droits finissent toujours par triompher dans les sociétés où règne encore l'influence toute puissante du principe religieux : *Ubi spiritus Dei ibi libertas.*

L'Acte de la Confédération est donc à ce point de vue un grand fait dans notre histoire ; c'est une liberté nouvelle et essentielle qui se lève parmi nous dans toute sa grandeur et sa vérité.

Le mois de mars est en train de se faire une réputation guerrière en Canada ; car nous voici, dans le même temps que l'année dernière, menacés d'une nouvelle incursion féniennne. Déjà, depuis quelques temps, les bureaux militaires déploient la plus grande activité et les troupes commencent à s'ébranler dans la direction des points exposés de la frontière.

Cette mesure est sage : elle ne doit point cependant pas nous porter à exagérer le péril. Les bandes d'invasion de la république irlandaise, ni une, ni indivisible, étaient peu nombreuses en 1866 ; elles le seront encore moins cette année. Les rangs féniens s'éclaircissent tous les jours, et les gens de bonne foi en se retirant ne laissent plus derrière eux qu'une masse turbulente d'hommes déclassés, d'aventuriers sans vergogne, noyau constant de toutes les révolutions.

Tant que la confrérie féniennne comptera quelque argent dans sa caisse, elle est sûre d'avoir à ses ordres un certain nombre de ces soudards, toujours prêts à crier : Vive le Roi ! ou vive la Ligue ! suivant qu'ils sont mieux payés.

D'ailleurs, le signe le moins équivoque du peu de frayeur créée par cette menace d'invasion c'est que le monde des affaires semble presque l'ignorer. De toutes parts, on se remue, on va, on vient en toute confiance, et la saison, disent les compétents, sera une des plus actives et des plus besogneuses de longtemps.

Nos concitoyens d'origine irlandaise ont dignement célébré en cette ville la fête du saint patron de la verte Erin. Leurs rangs étaient pressés et l'enthousiasme se lisait sur toutes ces figures si impressionnables. La première partie de la journée a été consacrée, comme de droit, à la prière ; il y a eu, dans l'après-midi, bénédiction et pose solennelle de la première pierre de la Salle St. Patrice. Cet édifice, qui doit être l'un des plus beaux en ce genre à Montréal, occupera l'encoignure de la rue Craig et de la rue McGill jusqu'à la ruelle des Fortifications.

La célébration de la St. Patrice a été marquée, à New York, à Ottawa et à Québec, par des désordres plus ou moins sérieux ; un fait d'une autre nature a caractérisé celle de Burlington. Sa Grandeur, Mgr de Goezbriand, avait fait inviter l'un de nos concitoyens, M. Henry J. Clarke, à venir porter la parole aux sociétés nationales, et l'excellente idée du prélat distingué a pleinement réussi. M. Clarke, bien connu à Montréal par une éloquence entraînante, a parlé aux Irlandais de Burlington comme il le devait. Entouré de féniens qui se préparent peut-être à une nouvelle invasion, il leur a dit les bienfaits et la liberté dont jouit le colon irlandais en Canada, la part légitime que son influence exerce dans les affaires et qui fait qu'il n'a rien à envier à son compatriote des Etats-Unis ; puis, il a ter-

miné en exhortant ses auditeurs à la pratique envers les autres de cette tolérance politique et religieuse qu'ils réclament si énergiquement pour leur nationalité sur le sol natal.

M. Clarke a été vivement applaudi chaque fois qu'il a pris la parole, et le *Daily News* de Montréal, en rendant compte de la fête de Burlington, ajoute que la conduite de M. Clarke en cette circonstance a plus fait que tout ce que l'on pourrait écrire, pendant des mois, pour désabuser les Irlandais de la République voisine sur le sort de leurs compatriotes en Canada. S'il en est ainsi, les Canadiens seront heureux de faire remonter une bonne part du mérite à l'initiative si intelligente de Monseigneur de Burlington.

Les journaux de New-York font également mention d'un discours plein de sens et d'élevation que vient de prononcer un député irlandais du Parlement anglais, M. Maguire, dans une grande assemblée de féniens. Cet orateur, quoique stigmatisant la confrérie de toutes ses forces, a été vivement applaudi et ses paroles devront porter des fruits de paix et d'ordre. Ainsi démasqué et battu en brèche, le fénianisme, espérons-le, n'en a pas pour longtemps à vivre.

* * *

Les journaux *yankies* regardent l'insurrection féniennne en Irlande comme tellement formidable, qu'ils pressent le Congrès des Etats-Unis de reconnaître les insurgés comme belligérants et leur organisation comme gouvernement *de facto*. Cependant, au milieu de leurs folles divagations, ils font une observation bien importante: "Tel est, disent-ils, le respect du gouvernement anglais pour les immunités du citoyen, tel est son scrupule pour tout ce qui pourrait, sans raison, attenter à la liberté individuelle, qu'il n'a pas encore osé proclamer le régime de la loi martiale dans les districts insurgés."

En effet, cette conduite contraste singulièrement avec celle que leur gouvernement, soi-disant si libéral, tient à l'égard du Sud, et les journaux *yankies* ont raison de s'étonner.

La liberté est morte aux Etats-Unis depuis qu'une majorité sans principes ni vertu a foulé la loi aux pieds, pour y substituer la règle tyrannique de ses caprices et de ses instincts grossiers. C'est cette majorité omnipotente qui vient de décréter l'asservissement de la minorité du pays au moyen d'une organisation de préfets et de commandements militaires, qui éteint toute vie sociale dans les Etats du Sud. C'est elle qui, en pleine paix, proclame la loi martiale au sein d'une population soumise et qui n'aspire qu'à rentrer dans le cours normal de son existence politique.

Ces deux faits ne sont-ils pas propres à démontrer la supériorité d'un régime vigoureux, où l'autorité trouve son intérêt à protéger l'individu, sur les systèmes où le citoyen est tout et le gouvernement n'est rien. Il ne faut donc jamais que le sujet perde en protection ce qu'il gagne en liberté.

* * *

La question des classiques païens et des auteurs chrétiens dans l'enseignement, qui a fait tant de bruit en France il y a quelque quinze ans, et qu'on agitaient en petit comité dans les hautes sphères du clergé canadien depuis un certain temps, vient d'être décidée par une lettre (14 mars 1867) de Mgr. de Tloa, administrateur, aux curés du diocèse de Québec.

Je cite les parties principales de ce document important :

“ Ayant lieu de craindre, dit Sa Grandeur, que les auteurs de ces publications et leurs approbateurs fussent peu disposés à s'en rapporter à mon opinion et à céder à mon autorité, j'ai cru devoir consulter l'autorité suprême, celle qui fait taire toutes les opinions particulières ; qui est chargée de constater le véritable sens des traditions catholiques, et devant laquelle chacun doit s'incliner avec respect, sous peine de s'exposer à tomber dans le schisme et l'hérésie. J'ai donc exposé à la S. Congrégation de l'Inquisition et du Saint-Office, le triste état où se trouvaient les esprits dans le diocèse, et je lui ai demandé si l'usage presque exclusif des auteurs payens, tel qu'il se pratique dans les Institutions de Rome, dans la plupart des Séminaires et des Collèges du monde catholique, et en particulier dans notre Séminaire diocésain, dont j'envoyais en même temps le programme d'études, si cet usage, dis-je, n'est que *toléré* par l'Eglise, et si elle ne le souffre qu'à cause de la grande difficulté de le faire disparaître ; si, dans les Conciles de Latran et de Trente, dans l'Encyclique *Inter multiplices*, et autres documents authentiques, l'Eglise a voulu que les écrits des Saints Pères eussent la plus large part dans les études classiques, et si, en particulier, l'on doit entendre la seconde partie de la septième règle de l'Index, en ce sens qu'elle défende aux enfants la lecture des auteurs payens, quels qu'ils soient ; si l'étude des classiques payens, telle que pratiquée dans nos collèges, est de nature à inculquer le paganisme dans l'esprit des jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, à en faire des sceptiques et des incrédules, et si enfin cette étude est bien réellement une des causes de tous les maux qui menacent aujourd'hui la société, comme on a voulu le prétendre, de sorte qu'un des moyens de salut pour la société chrétienne serait de cesser d'enseigner les auteurs payens, au moins dans les basses classes.”

Ci-suit la Réponse du Cardinal Patrizi, préfet de la S. Congrégation de l'Inquisition et du St. Office :

“ Après avoir lu, continue S. G., cette lettre remarquable du Préfet de la S. Congrégation, je ne doute pas que tous ceux qu'elle concerne ne s'empressent de dire sans arrière pensée : *Roma locuta est, causa finita est.*

“ Toutefois, Messieurs, comme la S. Congrégation me fait une espèce de devoir, *maximopere cohortatur*, de travailler à ramener tous les esprits à un même sentiment, je crois devoir appeler votre attention sur quelques

passages de sa décision qui ont rapport à certaines doctrines émises au sujet des Classiques, et sur lesquelles il ne doit plus y avoir de discussion à l'avenir.

“ On a prétendu 1^o qu'il y avait grande importance à discuter la question des Classiques, et cela malgré l'autorité diocésaine. Réponse : *Non est profecto, cur qui hujusmodi libros amandandos existimant, hac in re vehementer sollicitos anxiosque se prœbeant. Explorata enim res est....*

“ On a prétendu 2^o qu'une expérience de trois siècles avait prouvé le danger qu'il y a de faire usage des auteurs payens. Réponse :—*Explorata res est, et antiqua constantique consuetudine comprobata, adolescentem etiam clericos germanam dicendi scribendique elegantiam et eloquentiam, sive ex SS Patrum operibus, sive ex ethnicis scriptoribus ab omni labe purgatis, absque ullo periculo addiscere optimo jure posse.*

“ On a prétendu 3^o que l'Eglise n'avait fait que tolérer l'usage des auteurs payens. Réponse :—*Id ab Ecclesia non toleratur modo, sed omnino permittitur.*

“ On a prétendu 4^o, et pour cela on s'est appuyé sur l'Encyclique *Inter multiplices*, que les auteurs payens étaient condamnés, ou du moins n'étaient que tolérés. Réponse :—La S. Congrégation dit que N. S. Père le Pape Pie IX déclare nettement dans cette encyclique, *a SSmo Domino nostro Pio Papa nono perspicue declaratum fuit*, que l'usage des auteurs payens n'est pas seulement toléré, mais tout-à-fait permis.

“ On a prétendu 5^o que la seconde partie de la septième règle de l'Index prohibait absolument tous les livres écrits par les payens. Réponse :—A Rome, on distingue parmi les ouvrages payens, ceux qui traitent *ex professo* de choses lascives ou obscènes, ou qui les racontent ou les enseignent ; ce sont ceux-là seuls qui tombent sous la défense de la septième règle de l'Index. Quant aux autres : *Cum antiqui libri ab ethnicis conscripti, qui in Seminario adhibentur non ii nimirum sint, qui res lascivas seu obscenas tractant, narrant aut docent, idcirco nihil est, quod in usu hujusmodi librorum, jure possit reprehendi.*

“ On a prétendu 6^o que l'étude des classiques payens, telle que pratiquée, dans nos Collèges, est de nature à inculquer le paganisme dans l'esprit de nos jeunes gens, à mettre en danger leur foi et leurs mœurs, etc. Réponse.—Ce que l'Eglise déclare “ approuvé par une coutume ancienne et constante, et être non-seulement toléré, mais tout-à-fait permis et d'un usage en rien reprehensible,” ne saurait exposer la jeunesse à ce prétendu danger.

“ Le Cardinal suppose dans sa lettre que nos classiques payens sont suffisamment expurgés. Là-dessus vous ne pouvez douter que je me sois assuré d'avance qu'il n'y a rien à désirer à ce sujet ; c'est un point important qui n'a jamais manqué d'exercer la sollicitude du premier Pasteur.”

* * *

Il nous arrive d'outremer un témoignage bien flatteur des sympathies distinguées que l'honorable Surintendant de l'Instruction publique du Bas-Canada a recueillies durant le court séjour qu'il a fait en France.

L'esprit délicat et brillant, les formes littéraires de M. Chauveau n'ont pu manquer d'être appréciés dans les cercles éminents où sa mission officielle l'a conduit. C'est par ses chefs qu'un pays donne surtout la mesure de sa civilisation à l'étranger, et les Canadiens doivent se féliciter d'être aussi brillamment représentés qu'ils le sont en ce moment en Europe par M. le Surintendant.

Voici quelques remarques du *Journal de l'Instruction publique*, de Paris, qui accompagnent le toast que M. Chauveau a porté à la France.

“ La visite que M. le Ministre de l'Instruction Publique a faite le mardi, 5 février, à l'établissement de Cluny, a été marquée par un incident d'un intérêt particulier. M. Duruy était accompagné d'un étranger, venu de très-loin et qui a porté dans un français excellent, un toast à la France. Cet étranger, car il nous faut bien le qualifier ainsi, en dépit de son nom très-français de *Chauveau* et de ses sentiments presque aussi français que son nom, est le Surintendant de l'Instruction publique du Bas-Canada, venu en Europe avec une mission de ses concitoyens. M. Chauveau s'est expliqué en ces termes :

“ Nous servons l'Angleterre avec fidélité, sa gracieuse souveraine a conquis chez nous les sympathies de tous ; il y a plus : nos compatriotes, d'origine française, sont sincèrement attachés à la Constitution britannique ; ils ont grandi à son ombre et la considèrent comme la sauvegarde de leur nationalité sur notre continent d'Amérique ; mais notre cœur bat toujours au nom de la France. Nous avons conservé les trois liens qui rappellent aux hommes une même origine : la langue, les mœurs et la religion. Ce n'est pas nous (et l'accent de l'orateur émut ici toute l'assistance), ce n'est pas nous qui nous sommes détachés de la belle France : on nous a arrachés de son sein, comme ces enfants qu'on arrache des bras de leur mère. Aussi le Français est reçu parmi nous comme un frère et “ je me sens ici au milieu de ma famille. Vive la France ! ”

J.—R.